



Digitized by the Internet Archive
in 2025

Il a été tiré de cet ouvrage cinquante exemplaires sur vélin pur fil des Papeteries Lafuma, numérotés de 1 à 50.

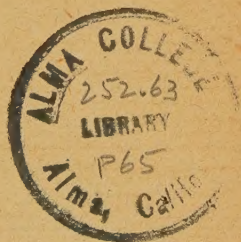
LA DÉVOTION DU DEVOIR

R. P. PINARD DE LA BOULLAYE, S. J.

LA DÉVOTION DU DEVOIR

Retraite Pascale

NOTRE-DAME DE PARIS, 1929



ÉDITIONS SPES

17, RUE SOUFFLOT, PARIS (ve)

1929

30185

Nihil obstat.

Paul DUMONT.

Cum permissu Superiorum.

F.-X. THOYER, S. J.

Imprimatur.

† Louis, CARDINAL DUBOIS,
Archevêque de Paris.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Copyright by Editions Spes, 1929.

LUNDI SAINT

Le Fondement du Devoir

*Qui habet mandata et servat ea ille
est qui diligit me.*

Connaître mes commandements et
les observer, voilà m'aimer.

S. Jean, XIV, 21.

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Faire ce qu'on doit, tout ce qu'on doit, envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même, ce programme a de quoi séduire des âmes comme les vôtres. Durant cette retraite pascalle, je voudrais vous le rendre plus aimable à tous les égards, en vous proposant le Devoir comme une dévotion, ou plutôt comme la première et la plus importante des dévotions, si nécessaire qu'elle doit inspirer et régler toutes les autres, si attrayante, dès qu'on a approfondi ses motifs, qu'il devient impossible de ne pas lui livrer son âme entière.

Dévotion et devoir, les deux termes semblent s'exclure. Le premier ne dit-il pas spontanéité, élan, ferveur du sentiment, le second injonction extérieure, soumission, froide résignation ?

— Il n'en est rien.

La même opposition apparente se manifeste

dans ces paroles du Sauveur qui dirigeront toutes nos réflexions : « Connaître mes commandements et les observer, voilà m'aimer. *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me* ». Obéir et aimer, est-ce donc même chose ? — Oui, Messieurs. Assuré que je suis de vous le prouver surabondamment, au cours de nos entretiens, je donnerai donc de ce texte cette traduction équivalente : « Avoir de la dévotion pour moi, c'est remplir son devoir », et cette autre encore, car en intervertissant l'ordre des mots nous n'en altérons pas le sens : « Remplir son devoir, c'est avoir la dévotion que Jésus requiert. »

Pour que cette grande dévotion du Devoir soit à l'abri des fluctuations du sentiment, assez raisonnée pour résister aux suprêmes épreuves, durant cette première soirée, nous examinerons le fondement du Devoir.

Tout d'abord, rendant justice à certaines théories modernes, nous montrerons comment ce fondement se trouve, à quelque degré, au plus intime de nous-mêmes, bien qu'il soit impossible de découvrir en nous le principe adéquat d'une obligation proprement dite.

Nous expliquerons ensuite comment l'obligation parfaite dérive de la volonté du Créateur.

Ayant ainsi concilié l'immanence du devoir et sa transcendance, nous verrons enfin quelle sanction, immanente elle aussi, partant souverainement efficace, fait de la volonté divine, sous quelque forme qu'elle se présente, la loi inéluctable de notre activité.

Reprenons ces pensées.

I. IMMANENCE DE LA LOI MORALE.

Se rencontre-t-il vraiment des gens au jugement desquels l'homme n'a d'autre loi que son intérêt et son plaisir, sans être tenu jamais à respecter aucuns droits, fussent ceux de ses associés habituels ou de ses parents ? On n'oserait plus le nier avec assurance. Mais il reste certain que de telles exceptions sont condamnées par l'opinion commune de l'humanité.

Ces cas de perversion mis à part, au fond de toute âme humaine une voix retentit. Elle prescrit certaines actions ; elle en proscriit d'autres. Envers nos supérieurs, nos égaux, nos inférieurs, envers nous-mêmes, elle précise, en chaque cas, la conduite à tenir : c'est la raison.

Voyez plutôt.

S'agit-il de nous-mêmes ? — Elle discerne les facultés qui nous rapprochent des bêtes et celles qui nous élèvent si fort au-dessus d'elles qu'elles nous rendent capables de les dominer toutes et d'asservir à nos usages tous les éléments. Elle établit entre ces puissances une hiérarchie. Dès qu'elle l'a fait, elle ratifie toutes les pudeurs instinctives ; elle interdit tous les actes contre nature. Intempérance ou luxure, elle condamne tous les excès.

Elle est si judicieuse, que si l'on peut lui apprendre le nom des vertus et des vices, en toute vérité il n'est guère besoin de lui enseigner pourquoi ces actions sont louables ou blâmables : elle l'entrevoit, même quand elle ne peut l'exprimer en termes clairs ; elle le sent, même quand elle ne peut l'expliquer.

Elle est si logique, qu'elle reconnaît dans les

désirs la même difformité que dans les actes. « Si l'action basse te dégrade, dit-elle, l'appétit qui la convoite t'avilit lui aussi. »

Elle est si prudente enfin, qu'elle prohibe jusqu'aux occasions dangereuses. « C'est déjà vouloir le mal, observe-t-elle, que de s'y exposer témérairement. »

A ce code de morale individuelle, que manque-t-il ?

La même faculté suffit à proclamer, de proche en proche, les obligations qui nous lient, soit envers les individus, soit envers la communauté.

Comment ce qu'elle reconnaît légitime, parce que nécessaire ou utile au développement harmonieux des facultés, ne l'avouerait-elle pas respectable au même titre en des natures égales ? « Tu ne tueras pas ; tu ne voleras pas ; tu ne calomnieras pas ; tu ne médieras pas ! » Elle dirait tout cela, même si nulle autre voix ne le disait avant elle, parce que ces actes cachent un désordre et qu'aux heures de calme, à tout le moins, elle ne peut pas ne point l'apercevoir. Faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'ils vous fissent, accepter par conséquent comme juste pour eux exactement ce qu'on estime injuste pour soi, c'est pour la raison se donner une entorse. Comment pourrait-elle ne pas le sentir ?

Ainsi, élevée par la spiritualité de son âme au-dessus des règnes minéral, végétal, animal, la nature raisonnable connaît en quelque mesure nécessairement ce qui sied ou ne sied pas à sa dignité. Résumant toutes les perfections du monde inférieur, elle les dépasse, et elle le sait. Aussi, célébrant cet ordre admirable qui aboutit à elle et que seule elle perçoit, seule elle pourra lui

donner une voix. Lyre merveilleuse, elle chante à la seule présence des beautés qui l'entourent. Nul besoin d'une main qui l'accorde. Elle conduit plutôt l'artiste qui la touche. Elle proteste à sa manière, quand un plectre inhabile ou brutal la fausse, et revient d'elle-même aux notes justes et pures, dès qu'on cesse de lui faire violence.

Voilà le Devoir et sa loi autonome !

— Non, Messieurs !

La raison considérée de la sorte signale des *convenances*. Je le veux bien. Mais qui donc les rend obligatoires ? Qui m'impose, je vous le demande, cette eurythmie, cette harmonie parfaite dans l'emploi de ma nature ? A n'en pas douter, il en faut jouer de la sorte, si je veux tirer d'elle l'hymne brillant qu'elle est apte à produire ; mais cet hymne, pourquoi dois-je le lui faire chanter ? — Vous la fausserez, direz-vous ! Vous vous blessez par les notes discordantes que vous lui ferez rendre. Vous serez la première victime du mauvais usage que vous en ferez. — Ce peut être encore ; mais qui m'empêchera, si cette lyre est bien à moi, de m'en servir au gré de mes caprices ? Si je préfère en tirer quelques notes voluptueuses et bruyantes, qui me contraindra à ne faire vibrer ses cordes que pour charmer les délicats ?

Ainsi apparaît, Messieurs, la différence qui sépare une convenance d'un devoir strict. Nombre de philosophes ont réussi à mettre en lumière ce premier aspect de la loi morale : son accord intime avec les tendances ou les exigences de notre être. Il n'est que juste de le reconnaître ; mais prouver que la loi morale est *raisonnable*, ce

n'est pas encore établir qu'elle soit absolument *obligatoire*

— Pourquoi, Messieurs ?

Parce qu'une obligation absolue suppose une nécessité absolue. Pour que ma volonté soit rigoureusement tenue de respecter les convenances que ma raison proclame, il faut donc ou qu'une *nécessité physique* l'empêche de s'en écarter ou qu'une autorité, non pas seulement supérieure, mais absolue, lui impose la *nécessité morale* de les observer, sous peine d'en expier avec la dernière rigueur la transgression. Or, le bien n'est pas en moi une nécessité de nature : je n'ai pas seulement la faculté de mal faire ; j'en éprouve, hélas, la déplorable facilité. D'autre part, si la règle du juste et de l'injuste n'a d'autre principe que moi-même, elle ne me lie que dans la mesure où je le voudrai bien : un propriétaire n'est-il pas libre d'abuser de son avoir autant que d'en user ? Si l'abus entraîne quelques conséquences fâcheuses, qu'importe ? J'aurai le droit de leur préférer les satisfactions que j'ai choisies, et si nulle puissance n'est là pour m'en demander compte, je pourrai me complaire au moins dans l'indépendance impunie de mes actes. N'avoir de dette qu'envers soi-même, pratiquement, c'est n'en avoir aucune.

Ne m'objectez pas : au-dessus de vous il y a la Société ! — Elle me dépasse par sa durée et par le nombre de ses membres. Soit ! Mais elle est sujette aux mêmes caprices. L'histoire ne prouve-t-elle pas qu'elle est capable de sanctionner ou de couvrir les pires injustices, voire d'approuver des usages qui préparent l'extinction même de la race ? Au surplus, formée d'hommes comme moi,

comment pourrait-elle se poser en Absolu ? Elle passe ; elle change ; ses exigences morales varient au gré des temps.

Nous voici donc, Messieurs, entre deux thèses extrêmes que vous connaissez bien. L'une prête à la théologie catholique cet enfantillage de représenter le devoir comme un décret purement arbitraire de la Providence. Impassible, là-haut, dans les nuages, Dieu prononcerait du bien et du mal, et imposerait aux hommes ses ordres souverains. — Ce n'est pas ainsi que nous concevons les choses. Avant tout ordre tombé des cieux, notre nature appelle la loi morale. Dieu peut la ratifier, la parfaire par des prescriptions plus précises ; en un sens, il ne l'invente pas.

A l'encontre de la thèse précédente, d'autres penseurs prétendent tirer toute l'obligation de l'homme lui-même. Impossible de pousser les choses à ce point. A moins d'être l'Absolu, la nature ne peut être le principe d'une obligation absolue. Si le devoir ne nous était imposé par ailleurs, il ne serait donc qu'un axiome admirable et sans force, car son éclat, quand nous le verrions briller au ciel de notre intelligence, ne pourrait empêcher un autre axiome de resplendir plus séducteur. A côté de ce mot « Ordre », nous lisons encore : « Indépendance ». Ici l'exemption de toute contrainte, l'attribut envié de Celui qui trouve en soi son principe et sa fin ; là, un idéal trop exigeant pour être toujours agréable, comme certaines figures trop pures qu'on est fâché parfois de rencontrer sur son chemin. Est-il difficile de prévoir où se porteraient finalement nos complaisances ?

Ainsi, reconnaissant que le fondement du De-

voir se trouve en nous initialement, inchoativement, la théologie catholique se refuse à dire qu'il y soit avec ses caractères essentiels, totalement et formellement. Il faut chercher plus haut.

II. TRANSCENDANCE DU DEVOIR

Aux lieu et place de cet axiome éternel dont parle Taine, en dehors et au-dessus de toutes choses, rayonne, non pas une formule abstraite, mais un être qui est la plénitude de l'être. Il n'a pas à chercher l'harmonie; il l'est. La beauté; il l'est. Le bien; il l'est et par tel privilège de nature qu'il lui est impossible de déchoir d'une perfection si accomplie ou de rien tolérer qui lui soit contraire. Un lointain écho de son nom nous arrive à travers les espaces. *Hagios! Hagios! Hagios!* C'est Sainteté, Sainteté et encore Sainteté... *Hagios! Ischyros!* C'est Sainteté et Toute-puissance... *Hagios! Athanatos!* Sainteté et Éternité!... Tout ce qui manquait à la nature humaine pour être règle absolue se trouve là réuni : la Sainteté par essence, qui formule la loi, — la Toute-puissance, qui l'impose, — l'Éternité, capable d'attendre avec patience l'heure des sanctions efficaces et capable de les proportionner à la haine infinie qu'appelle le péché. Infiniment beau, parce qu'il est l'Ordre, infiniment heureux, pour la même raison, cet être n'a besoin d'aucun autre. Il est, et rien ne peut être que par lui. Seulement, si jamais il appelle d'autres êtres à l'existence, comme il contient en lui toute possibilité d'être, il ne pourra les créer qu'à son image. Partant, ce qui est bien, bon et beau pour lui, sera bien, bon et beau pour eux et, comme il ne

peut rien souffrir qui jure avec sa sainteté souveraine, il ne pourra les créer qu'en leur prescrivant de tendre à ce même idéal que leur intelligence ne peut manquer de découvrir et qu'Il est, Lui, dans l'infinité. L'Absolu, le fondement du Devoir, le voilà.

Précisons ces pensées, si vous le voulez, en étudiant comment descend vers nous de ce Sinaï inaccessible l'injonction rigoureuse de nos obligations.

En présence de Celui dont nous avons à l'instant rappelé le nom, quel est le nôtre, Messieurs ?

— Notre nom ?

— Néant.

Il est vrai, parce que l'Absolu existe éternellement, éternellement nous sommes parmi les termes possibles de son activité; mais cela même nous ne le sommes que par Lui, et c'est si peu de chose que des milliards de créatures resteront éternellement irréalisées, inexistantes, sans que l'infinité de son bonheur en soit ridé d'une ligne. Dieu leur manque; elles ne manquent pas à Dieu.

Cependant, voici que le *fiat* qui a créé les mondes s'étend jusqu'à nous. Nous sommes. Quel est notre nom à cette heure ? — Mais avoir un nom suppose qu'on a en propre une activité quelconque. Lorsque Dieu nous a produits, quelle résistance ou quelle coopération avons-nous apportée à son œuvre ? — Rien, toujours rien. Qu'y a-t-il de nous en nous ? — Néant !

Maintenant du moins, nous sommes quelque chose, quelqu'un ? — Oui, l'homme se palpe et se dit : « Je suis ». Il se regarde et conclut : « Je ne suis pas si difforme ! » Oubliant de qui il tient ce qu'il possède, il en vient à se demander

s'il existe quelque maître au-dessus de lui... Oh ! l'illusion inconcevable ! Il est vrai, les apparences et l'infirmité de notre intelligence la favorisent. Nous croyons être, dans la force du terme, parce que de toute évidence nous agissons et nous durons. Erreur, Messieurs, erreur ! Nous faisons figure d'être, grâce à un Etre qui nous soutient dans l'existence. Comme notre substance supporte les divers accidents de notre moi et les divers phénomènes dont il est le théâtre, une autre substance supporte la nôtre, à tel point que nous retomberions dans le néant, si ce secours venait à nous manquer. Etre ! Nous ! Au vrai sens du mot ! — Mais non ! Il n'est qu'un Etre, l'Absolu, qui n'a besoin de personne pour se maintenir dans l'existence. En dehors de Lui, rien n'existe que soutenu par Lui à chaque instant, créé à chaque instant, aussi néant par sa propre vertu qu'avant le *fiat* créateur, ayant besoin qu'à chaque seconde la même voix lui dise : « Demeure ! », comme elle lui a commandé à la première : « Sois ! »

Une comparaison vous aidera peut-être à comprendre cette vérité.

Les deux arcs dont la réunion constitue l'arche d'un pont ont besoin de s'appuyer l'un sur l'autre. Le soutien mutuel qui leur fut nécessaire au début leur demeure indispensable constamment, autrement l'un et l'autre s'effondrent dans les eaux. Ainsi, dès qu'un corps n'est pas équilibré par lui-même, il ne peut garder sa position, à moins d'être étayé par quelque autre. L'équilibre est d'ailleurs total ou n'existe pas. De manière analogue, Messieurs, la *suffisance à être par ses propres forces* est une perfection indivi-

able. N'être pas tout à fait suffisant à exister par soi-même, c'est être simplement insuffisant. Cette perfection souveraine, l'Absolu seul, le Créateur, la possède. Il ne peut d'ailleurs la transmettre telle quelle, puisque l'être qu'il nous donne, tiré du néant ou produit, est forcément d'autre nature que le sien. Nous ne sommes donc pas, en rigueur de terme, si l'on entend par ce mot *se suffire, subsister par ses propres forces*. Il est donc nécessaire qu'à chaque instant Dieu nous fasse durer, comme il nous a fait commencer. En ce sens, nous n'existons que grâce à une création renouvelée ou, plus exactement, constamment prolongée.

« C'est une erreur, dit le vénérable Lessius, après saint Thomas et Scot, de considérer la créature comme je ne sais quel solide distinct de l'influx de Dieu, capable de persévérer dans l'existence, si l'influx divin lui est refusé en tout ou en partie. Ce n'est pas ainsi qu'il faut concevoir sa relation avec Dieu, mais comme le terme intrinsèque de l'action divine, comme la lumière est le terme de l'action solaire (1). »

— La voici donc l'illusion commune. Qu'y a-t-il de commun entre les ténèbres et la lumière ? — Rien. Cependant, lorsque le soleil illumine l'espace, les recoins les plus obscurs des abîmes, participant à sa clarté, peuvent dire : « Moi aussi, je brille ! Je suis lumière ! » — Hélas, le moindre nuage qui flotte dans les cieux diminue ou supprime l'éclat emprunté dont ils se glorifient ! Quand l'astre étincelant, sans s'arrêter à confondre cette folle jactance, a passé la ligne

(1) *De perfectionibus moribusque divinis*, l. X, c. IV, n. 39. Anvers 1626, p. 73.

d'horizon, il ne reste aux abîmes que ce qui leur appartient en propre, la nuit, comme il ne nous resterait à nous, si Dieu interrompait son action créatrice, que ce que nous avons de nous-mêmes : le néant.

« Oh Dieu, dit Lessius ! Voilà donc ce que je suis et ce que je dois à Celui qui est. A chaque seconde de ma durée, Dieu me *remplit* de sa vertu, pour qu'à son image je participe à l'existence ; — il me *soutient*, pour que je ne retombe pas dans le non-être de tout mon poids ; — il me *contient*, pour que l'agrégat de ma substance ne se dissipe pas comme une vapeur inconsistante (1). »

Comprenez-vous maintenant, Messieurs, les paroles courroucées que Dieu adressait à Job, du sein de la tempête, pour reprendre en son serviteur, non pas une faute d'orgueil, mais quelques propos moins mesurés : « Job, Job, ceins tes reins comme un homme. Je vais t'interroger. Tu me répondras. Où étais-tu, quand je posais les fondements de la terre ? Dis-le, si tu as l'intelligence ! Qui en a fixé les dimensions ?... As-tu, depuis que tu existes, commandé au matin ? As-tu indiqué sa place à l'aurore ?... Quel chemin conduit au séjour de la lumière et quelle est la demeure des ténèbres ?... Tu le sais sans doute, puisque tu étais né avant elles !... Le nombre de tes jours est si grand !... Le censeur du Tout-puissant veut-il encore plaider contre Lui ? Celui qui dispute contre Dieu peut-il répondre ?

— Seigneur, dit Job, chétif que je suis, que

(1) *De perfectionibus moribusque divinis*, l. X, c. III, n. 25, p. 69.

puis-je répliquer ? Je n'ai qu'à mettre la main sur ma bouche et à me taire.

— Qui donc, reprend Jahvé de sa voix tonnante, qui donc m'a rendu des services, pour que j'aie des dettes à son égard ? Tout ce qui existe sous le ciel est à moi ! »

Et Job, tremblant devant ce réquisitoire que j'abrège : « Seigneur, j'avais entendu parler de toi ; mais maintenant, mon œil t'a vu... Je me condamne et je fais pénitence dans la poussière et dans la cendre (1). »

Pour nous aussi, Messieurs, l'heure est venue de passer des illusions, qu'on se transmet sans réfléchir, à l'intelligence de ces grandes vérités.

La lyre délicate dont nous parlions tout à l'heure n'est pas à nous, parce qu'elle n'est pas notre œuvre. Nous ne possédons rien que nous n'ayons reçu, rien que nous ne recevions encore, à chaque instant. Nous n'avons donc sur nous-mêmes, sur chacune de nos facultés, qu'un droit précaire d'*usage*, sans aucun droit absolu de *propriété*. A quel titre pourrions-nous revendiquer l'indépendance, n'ayant rien fait pour nous produire, incapables de rien faire pour nous maintenir dans l'existence ?

Quand péniblement le potier a moulé sa glaise, le tourneur façonné son bois, le forgeron tordu au gré de sa fantaisie le fer assoupli par le feu, n'ayant rien créé de la matière première, tous ont pourtant quelque droit sur le fruit de leurs sueurs ; mais nous, Messieurs, qu'avons-nous mis de nous en nous ? Par contre, si nous considérons l'artiste qui nous a créés, corps et âme, soutenant, rete-

(1) Job, c. XXXVIII-XLII.

nant, contenant le phénomène inconsistant que nous sommes, le remplissant en quelque sorte à chaque minute d'une participation de son être, où donc pourrions-nous découvrir des droits comparables aux siens ?

Or, si Dieu est à ce point propriétaire de tout ce que nous sommes, voici la conséquence immédiate : il doit disposer de son bien selon ces règles de convenance que nous avons découvertes dans notre nature, puisqu'il possède la même nature en infiniment mieux, puisque la nôtre n'est qu'une image affaiblie de la sienne. Puisqu'elle est en lui d'une perfection infinie, ce qui n'était en nous que suggestion est en lui nécessité absolue. D'une impossibilité physique, il ne peut nous dispenser de vivre selon l'ordre, ni se dispenser d'en urger l'exécution, de manière à faire sentir à sa créature, non pas qu'il défend vaille que vaille et comme pour la forme, mais qu'il hait, d'une haine égale à son essence, toute transgression de l'ordre et qu'il en poursuivra autant qu'il est en lui la réparation.

O Etre, qui t'abaisSES vers le néant et qui le vivifies, quand, comme et autant qu'il te plaît, j'ai compris que ce que je suis n'est pas à moi, mais à toi ! Si ton verbe créateur m'a commandé et me commande dès lors à chaque minute du temps d'imiter ton existence, en me disant : « Sois ! » et « Dure ! », ta sainteté me prescrit aussi d'imiter ta sainteté, en usant de ma nature, **suivant les exigences que ma raison découvre en elle** : « Sois saint, comme je suis saint », parce que tu ne peux tolérer qu'un être créé à ton image, dégrade et prostitue cette image, en ne vivant pas comme toi ! Fou, fou, celui qui se con-

sidère comme le principe et la fin du Devoir, n'étant ni le principe ni la fin de son existence. Tu m'imposes d'obéir, comme tu m'imposes et parce que tu m'imposes d'exister.

Maintenant, mon œil t'a vu, Seigneur. J'obéirai.

Voilà, Messieurs, dans la nature même de Dieu, le fondement dernier des convenances que nous révèle notre conscience. Voilà, dans les exigences de cette nature, la source profonde des commandements divins qui transforment ces convenances en obligations absolues.

III. LA SANCTION.

Pour achever de vous montrer avec quelle rigueur le Devoir s'impose à nous, il me reste à vous rappeler quelles pénalités inéluctables en urgent l'exécution.

Une obligation risque de demeurer sans effet, si nulle sanction n'est prévue qui en châtie la transgression. Ainsi ne suffit-il pas à un pays de posséder une constitution si ingénieuse qu'elle arrache des cris d'admiration aux philosophes et aux jurisconsultes. Ni chez les gens du commun, ni même chez les théoriciens de la Justice et du Droit, pareille séduction ne saurait demeurer toujours assez forte, pour contrebalancer certaines poussées des intérêts et des passions. Le législateur qui ne compléterait pas son œuvre par la rédaction d'un code pénal mériterait donc d'être regardé comme un idéologue peu équilibré : s'il n'avait prévu pour chaque classe de délits quelque peine proportionnée, on pourrait se demander s'il a jamais voulu sérieusement l'observation

des lois qu'il édictait. Pour les mêmes causes, les prescriptions de la loi morale seraient trop souvent inefficaces, si Dieu n'avait à sa disposition quelque moyen de répression approprié et si, par une voie ou par une autre, il n'en avait averti ses créatures.

Ce moyen de répression le possède-t-il ?

En un sens, sa toute-puissance ne lui laisse que l'embarras du choix. Toutefois, la malice de l'homme et la liberté dont il est doué rendent difficile de châtier à leur juste mesure certaines révoltes obstinées. Une peine comme l'annihilation définitive après la mort, peine dont les coupables n'auraient pas conscience, serait nulle. Dès maintenant, beaucoup en prendraient leur parti; ils s'enorgueilliraient même d'avoir usé de la vie en pleine indépendance, préférant, diraient-ils, à des récompenses problématiques les jouissances immédiates qu'ils se sont procurées et la joie plus enivrante de ne s'être soumis jamais. Un châtiement qui atteindrait uniquement les corps pourrait encore, peut-être, laisser entière la satisfaction d'un orgueil indompté. « Le corps souffre, diraient ces rebelles; mais l'âme reste libre et ne regrette rien ! »

Par malheur, c'est par le plus intime de l'âme que Dieu nous tient; c'est là qu'il peut nous frapper, quand il voudra, tant qu'il voudra. Vous en cherchez la cause ? — Mais parce que c'est Lui que toutes nos facultés appellent d'un incoercible élan, Lui qu'elles cherchent, sans même s'en douter.

Entrevoyez-vous dès lors à quel point la sanction du Devoir est aisée pour Dieu, terrible pour nous ?

Source de tout être, Dieu ne peut créer qu'à son image. Dès lors, toute créature intelligente et libre ne pourra se repaître que de la même Vérité, de la même Beauté et de la même Bonté qui font l'éternelle nourriture, l'éternelle félicité de son Auteur. Conçus sur le même type, doués de natures analogues, Dieu et l'homme ont même fin.

Voilà, Messieurs, la clef de tout le problème.

Si faible que soit en nous cette participation, — cette étincelle de Dieu, disait le panthéisme ancien, — il n'y a plus qu'un seul bien qui soit à notre mesure : l'Infini, parce que, au delà de toute vérité perçue, de tout plaisir goûté, nous sommes capables de comprendre qu'il y a encore infiniment à contempler, infiniment à savourer, et que ce surplus l'emporte sur tout le reste, ou plutôt que le reste vaut à peine un regard et un soupir, comme une gouttelette d'eau près de l'immensité des océans. Ici-bas, il est vrai, nous suppléons à l'intensité du bonheur par la variété, comme les enfants passent d'un jouet à un autre, s'en amusent, s'en fatiguent et les rejettent les uns après les autres ; mais, quand viendra l'heure où, ces hochets venant à nous manquer, tourmentés par une faim que rien ne pourra plus apaiser, nous comprendrons à l'évidence quelle vérité nous cherchions dans ces parcelles de science, quel bonheur nous poursuivions dans cette poussière de jouissances, les plus aveugles verront, les moins délicats sentiront, au vide infini de leur intelligence et de leur cœur, ce qu'ici-bas, sur leur litière, les âmes vulgaires soupçonnent à peine, ce que les plus nobles, dans ces tiraillements douloureux qui les déchirent, ne

pressentent que trop, à savoir qu'un seul bien est fait pour nous et qu'un seul bien leur manque, celui dont précisément, par ces joies grêles ou grasses, nous cherchons à tromper l'attente.

Pour châtier, il suffirait donc à Dieu de refuser à l'homme ce bien unique que tout son être réclame : sans rien faire d'autre, il l'atteindrait déjà jusque dans ses dernières fibres. Pour châtier, il suffit à Dieu de se retirer. C'est la damnation : la privation de Dieu. Dès lors, pour cette intelligence éprise de lumière, des rafales de ténèbres ; pour cette volonté affamée d'affection, l'abandon ; au lieu d'un amour béatifiant, le poids accablant d'une haine qui durera tant que le pécheur et Dieu subsisteront l'un et l'autre : une éternité.

Méditez cela, Messieurs.

Le Sauveur, il est vrai, au cours de sa vie terrestre, insista surtout sur le tourment du feu. S'adressant à des foules grossières, il devait le faire, et comme il ne pouvait le faire, en des termes si catégoriques, à moins que la réalité ne répondît strictement à ses paroles, le feu de l'enfer ne peut être mis en doute. Il est d'ailleurs de toute convenance que le corps du pécheur expie lui aussi. Toutefois, si les saints ont tremblé devant la peine des sens, si quelques-uns d'entre eux ont remercié Dieu, comme d'une faveur insigne, de leur en avoir donné par miracle une connaissance expérimentale, ils ont été bien plus épouvantés en songeant à la peine du dam. Nous aussi, plus nous réfléchirons à ce qu'est notre âme, à son affinité avec la nature divine, mieux nous comprendrons combien aisée, nécessaire et terrible est la sanction qui s'impose avant toute

autre, lorsque des créatures, en pleine conscience, ont osé répéter le cri de Lucifer : « *Non serviam*. Je n'obéirai pas ! » Cette souffrance née du dedans, cet appel incoercible de toutes les facultés vers des jouissances que rien ne peut plus leur procurer, cette vie contre nature, qui dure une éternité, doivent être autrement terribles qu'un supplice appliqué de l'extérieur. Ne pensez pas que ces révoltés, torturés au plus intime de leur être, sans consolation, sans diversion, sans espoir, puissent jamais dire : « N'importe ! En refusant l'obéissance, j'ai du moins suivi ma volonté ! S'il était en mon pouvoir, je recommencerais ! » A supposer que leurs lèvres puissent proférer de tels propos, leur attitude les démentirait à l'évidence. Devant l'inutilité, devant l'impossibilité de cette jactance, un cri unique résonne donc dans ces abîmes, celui que l'Écriture attribue aux damnés : « *Ergo erravimus !* Nous nous sommes trompés ! Nous avons agi en insensés ! » (1)

Dieu me garde, Messieurs, de vous porter au Devoir par le seul motif de la crainte. Laissez-moi toutefois vous supplier de n'oublier jamais, par pitié pour vous-mêmes, un souvenir qui seul peut-être pourrait vous retenir, à certains heures d'entraînement : il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant et de trouver un justicier implacable en Celui qui nous avait créés pour nous traiter, pendant une éternité, comme ses enfants !

(1) *Sagesse*, v. 1-17.

CONCLUSION

Je me résume, Messieurs, et je souhaiterais, en terminant ce premier entretien, que vous voyiez combien notre solution est simple et profonde à la fois.

Le Devoir, c'est l'ensemble des relations ordonnées qui doivent exister entre tous les êtres, depuis la Cause première jusqu'à la dernière des créatures.

Son fondement est tout ensemble immanent et transcendant.

Il est *immanent*, parce que ces relations résultent de notre place dans l'univers, en tant qu'êtres raisonnables, et parce que notre intelligence, à l'exception des lois propres à l'ordre surnaturel, suffit à les découvrir, au moins à titre de *convenances*.

Il est *transcendant*, parce qu'une loi absolue suppose un principe absolu. De la seule volonté divine découle par conséquent l'*obligation* proprement dite. Mais, soit qu'il sanctionne seulement les prescriptions de la loi naturelle (qu'il n'est pas libre d'ailleurs de promulguer ou de taire, puisqu'il est la Justice par essence), soit qu'il les précise ou les complète, pour nous conduire à des fins toujours dignes de sa sagesse, l'Eternel, en nous intimant ses ordres, ne fait que satisfaire les vœux les plus profonds de notre nature : ce qui est bien et bon pour Lui est bien et bon pour nous.

Pour les mêmes raisons, pour Lui comme pour nous, il n'est qu'une félicité possible : la possession de l'Infini. Dès lors, la sanction du Devoir

est facile. La Sainteté absolue ne peut se communiquer à qui vit contre nature. Quand les choses qui passent auront fait leur temps, quand viendra l'heure terrible où chacun devra rendre ses comptes, le Maître tout-puissant se refusera au serviteur infidèle : c'est l'enfer avec ce qu'il a de plus affreux.

Ainsi, le Devoir nous est indiqué, à des titres divers, par notre propre raison : c'est notre gloire; mais il nous est de plus imposé, comme l'existence, et sous peine de manquer notre fin, par Celui qui est le principe et la fin de toutes choses : c'est notre servitude.

Ne séparez pas, Messieurs, ces deux idées et, si vous craignez d'oublier l'une plus que l'autre, insistez ce soir sur votre néant. Laissez peser sur vous ce poids de l'Infini, qui vous écrase. Abîmés devant Dieu, tâchez de comprendre comment Il vous *fait être*, afin que cette pensée vous *fasse obéir*.

Demain, je vous montrerai l'attrait du Devoir; je vous proposerai des vérités plus attrayantes pour votre générosité; mais nous n'aurions pu omettre les graves réflexions qui viennent de nous occuper. Veuillez les approfondir dans la prière, si bien que vous puissiez dire, appréciant mieux ce que vous êtes et ce qu'est Dieu : « Maintenant, mon œil t'a vu, Seigneur ! Tu es l'infini; je suis néant. J'obéirai. »

MARDI SAINT

L'Attrait du Devoir

*Qui haec spernit non hominem
spernit, sed Deum, qui etiam dedit
Spiritus suum sanctum in nobis.*

Celui qui méprise son devoir ne méprise pas seulement un homme, mais Dieu même, qui a mis en nous son Esprit de sainteté.

1 Thess., IV, 8.

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Etudiant dans notre premier entretien le fondement du Devoir, nous avons constaté qu'il était à la fois en nous et hors de nous : en nous, parce que notre raison nous signale au moins la convenance d'une conduite conforme à notre nature et respectueuse des droits de chacun ; hors de nous, parce que de la volonté divine, et d'elle seule, dérive le caractère absolu de l'obligation. Comme il nous commande d'exister, par une parole créatrice sans cesse renouvelée, Dieu nous commande d'agir comme il convient, par cette parole révélatrice qui retentit à chaque instant au fond de notre conscience et dont l'accent impérieux trahit en quelque sorte la céleste origine.

Ce point établi, il ne serait pas inutile de passer en revue la série de nos devoirs. Malheureuse-

ment, tout joug, s'il ne nous est odieux, nous inquiète du moins et nous effraye. Aussi, un examen de cette sorte, au lieu de stimuler le zèle, provoque-t-il souvent l'irritation. Il sera donc plus opportun de vous exposer l'attrait profond que présente l'obéissance, dès qu'elle est conçue comme elle doit l'être. Comprenant mieux sa dignité et son prix, vous sentirez se développer en vous, je l'espère, ce sentiment affectueux et raisonné, cet élan de la volonté que nous avons nommé « la dévotion du Devoir ».

Pour assurer ce résultat, Messieurs, il vous suffira d'observer qu'obéir, à bien prendre les choses, ce n'est pas obtempérer à une injonction froide de la raison, ou se soumettre soit à une nécessité impersonnelle, soit à l'autorité d'un égal : « *Qui haec spernit non hominem spernit* », — mais se donner au plus aimable des êtres, Dieu, qui nous sollicite directement à bien faire par son Esprit parlant en nous, « *qui etiam dedit Spiritum suum sanctum in nobis* », et, qui plus est, se donner de la manière que Dieu agréé entre toutes.

En effet, si l'on considère son terme, le Devoir est un *hommage personnel* ; si l'on considère son objet, c'est l'*hommage préféré* ; si l'on considère sa nature, il apparaît comme l'*hommage en soi le plus parfait*.

Arrêtons-nous sur ces trois pensées.

I. LE DEVOIR HOMMAGE PERSONNEL.

La docilité au Devoir, disions-nous tout d'abord, a le caractère d'un *hommage personnel*, c'est-à-dire d'un acte posé pour déférer aux droits

et aux désirs d'une personne estimée ou aimée, et cette personne, c'est Dieu.

Ce n'est pas ainsi que beaucoup l'envisagent. Chacun conçoit le Devoir selon la philosophie de son choix. Pour certains par exemple, la loi morale est un code artificiel, un ensemble de conceptions discutables et de conventions plus ou moins utiles. Aussi, parmi les théoriciens de cette classe, en voit-on exulter d'une joie qui fait honte, quand ils croient avoir obtenu ce qu'ils nomment le « suprême progrès intellectuel », c'est-à-dire « la chute définitive des trois dogmes centraux de la métaphysique : Dieu, la liberté et l'immortalité ». — Pour d'autres, la morale a du moins une valeur absolue; elle constitue la loi idéale de notre activité. Hélas, pour combattre les sollicitations de réalités concrètes, vivantes, pressantes, est-ce assez que la séduction de formules abstraites et l'espoir d'un progrès à venir ! — D'autres enfin, et peut-être en est-il parmi vous, mieux instruits en théorie, en viennent pratiquement, soit illogisme, soit tentation, soit engourdissement dû à l'habitude, à considérer leurs obligations de manière assez analogue. Oubliant le législateur de qui elle émane, ils ne voient plus pour ainsi dire que la Loi. Chacune de ses prescriptions, à point nommé, se présente à leur pensée comme une nécessité à subir : c'est la chaîne du forçat, qui sonne sur les dalles et fait sentir sa meurtrissure, à chaque effort pour se mouvoir, à droite, à gauche, en avant, en arrière.

Que le Devoir deviendra vite intolérable à qui le considère de la sorte !

Aussi bien, Messieurs, est-il tout autre chose.

Ce n'est pas une formule abstraite, ou plutôt

c'est une formule et un idéal, mais réalisés dans la sainteté infinie du législateur qui les impose, puisque le Devoir tire sa force obligatoire de la volonté de Dieu. Ainsi ajoute-t-il aux charmes que possède toute idée noble le charme bien autrement vif qu'éveille une personnalité vivante et aimante, — la plus vivante, puisque Dieu seul a la plénitude de l'être et de la vie, — la plus aimante, parce que Dieu est aussi l'Amour par essence.

Le Devoir n'est pas davantage un joug impersonnel, c'est-à-dire une nécessité qui pèse sur nous par la seule force des choses. C'est la voix de notre nature ratifiée par la voix de Dieu, ou plutôt c'est Dieu prenant à chaque instant la voix de notre nature, pour nous dire : « Puisque je t'ai créé par amour, n'ayant nul besoin de toi, donne-moi du moins cette marque d'amour de te servir de mes dons selon l'ordre que ta raison comprend et que ma sainteté exige. Sois saint, comme je suis saint. »

Je n'exagère rien, Messieurs. Si Dieu doit nous créer à tout instant, comme nous l'avons expliqué la dernière fois, s'il est la force qui nous soutient, nous retient, nous maintient, d'un mot nous fait être tant que nous durons, n'est-il pas en un sens profond la vie de notre vie, la lumière de notre intelligence, la voix de notre raison ? Cette faculté ne nous parle, que parce qu'il parle en elle, et c'est lui que vous entendez, en l'entendant. C'est la voix d'un père, puisqu'à Dieu nous devons l'existence. Si donc le Devoir nous lie, c'est comme une tradition de famille, puisque nous sommes de la race de Dieu, selon le mot du vieux stoïcisme, formellement approuvé par saint Paul :

« *Ipsius enim et genus sumus* » (1). S'il constitue une dette rigoureuse, c'est à la manière de la reconnaissance filiale, avec cette différence (qui, en urgeant l'obligation, doit la rendre en même temps plus aimable) qu'elle nous fait redevables envers Celui qui est père plus que tous les pères, puisque nul n'a produit, comme lui, la totalité de notre être et n'a engendré d'un amour aussi désintéressé.

Ajoutons enfin que nous avons la joie de payer cette dette sous les yeux de Celui qui voit dans le secret des cœurs, ou plutôt, comme il est plus présent que nous à nous-mêmes, « *interior intimo nostro* » (2), d'âme à âme et dans la plus intime des intimités.

N'est-il pas vrai, Messieurs ? Ainsi compris le Devoir se transforme. Or, nous n'avons fait appel en tout ceci à aucune donnée de la foi. La seule philosophie naturelle suffit à justifier chacune de nos assertions. Si donc nous en jugeons d'autre sorte, c'est que nous n'avons pas encore dépassé les concepts superficiels de l'enfance, ou que la routine nous a engourdi le sens. Si, malgré tout, nos obligations nous pèsent, c'est que, comme ces fils de famille à qui le poids d'un grand nom semble trop lourd, nous sommes lamentablement dégénérés.

Pour nous garder de telles déchéances, méditons souvent ces vérités. N'écrivons pas sur les parois de nos chambres ou sur nos bureaux de travail : « Devoir, Devoir », avec un grand D, mais dans le silence de la conscience, quand nous entendrons ses avis, recueillons-nous, car c'est

(1) *Actes*, XVII, 28.

(2) S. AUGUSTIN, *Confessions*. I III, c. VI, n. 11

Dieu qui parle : « *Dedit Spiritum suum in nobis* » ; réjouissons-nous, car c'est un père qui nous invite ; empressons-nous, car c'est l'Ami qui nous attend : « *Magister adest et vocat te* » (1). Si nous le voyions des yeux du corps nous adresser cet appel, nous n'hésiterions pas. Parce que les sens nous le cachent, y a-t-il lieu d'en agir autrement ? Non ! Mille fois non !

II. LE DEVOIR HOMMAGE PRÉFÉRÉ

Il faut pousser plus loin, Messieurs, et pour que notre dévotion s'échauffe, considérer quel prix notre Père des cieux attache à l'accomplissement de ses ordres. Dans ce but, vous ayant déjà montré que le Devoir est un hommage personnel, j'essaierai de vous prouver à présent qu'il est l'*hommage préféré* de Dieu.

Parcourons la liste de nos obligations.

Nous pourrions les répartir en trois séries, selon qu'elles relèvent de la loi naturelle, de la loi positive, de nos devoirs d'état.

Il est à peine besoin d'insister sur la première. La loi naturelle n'est en effet rien d'autre, que l'ensemble des devoirs fondés sur la nature de l'homme, tels que sa raison suffit à les découvrir. Respect de soi-même par la chasteté, respect du prochain par la probité, respect de Dieu par la piété, ces relations dérivent de l'essence des choses ; elles sont l'ordre même dans ce qu'il a de plus foncier. Il en résulte que la Sainteté Infinie les aime, les veut, non pas à vrai dire d'un amour

(1) *Jean*, XI, 28.

de libre choix, mais d'un amour nécessaire, en ce sens, plus intense, s'il est possible, et plus profond.

N'est-il pas de toute justice que nous les aimions nous-mêmes d'un amour proportionné ?

Les prescriptions de la loi positive se présentent dans des conditions différentes. On désigne sous ce nom, premièrement, les déterminations de la loi naturelle, soit dans le détail d'actes qu'elle requiert seulement de manière générale, soit dans ses conséquences plus éloignées, susceptibles d'une interprétation plus bénigne ou plus rigoureuse, — secondement, les décrets libres de la Providence. A la première classe appartiennent par exemple le choix du sabbat, puis du dimanche, comme jour consacré de manière spéciale au service divin. Dans la seconde se rencontrent toutes les dispositions divines relatives à l'élévation de notre race à l'ordre surnaturel. Dans le premier cas, nul précepte spécial ne s'impose à l'élection de Dieu ; dans le second, l'élévation à l'ordre surnaturel elle-même est essentiellement gratuite ; son exécution pouvait s'accomplir par de multiples voies.

Disons plus, dans l'une et l'autre catégorie, le mieux absolu est une chimère. Pourquoi ? — Parce qu'entre le monde soi-disant le meilleur et la perfection absolue de Dieu, entre le plan providentiel soi-disant le plus parfait et la sagesse infinie, il reste une infinité de mondes et de plans possibles, approchant de plus en plus de leur modèle sans l'atteindre jamais. Oh ! penseurs profonds que nous sommes ! Non seulement, au-delà des mondes et des plans que notre intelli-

gence peut concevoir, l'œil plus pénétrant de notre voisin entrevoit des dispositions plus heureuses, mais au-delà des plus admirables conceptions de l'homme, le Très-Haut découvre encore une infinité de conceptions plus sublimes.

Parmi tous ces objets également indignes d'arrêter ses complaisances, parce qu'aucun n'est à la mesure de son infinité, quelle règle déterminera l'élection du Tout-Puissant ? — Une seule, Messieurs. Non son caprice (il ignore pareille faiblesse), mais son bon plaisir, toujours très saint.

Choisissez, ô Eternel, dans l'infinité des mondes ou des plans possibles, le degré de beauté et de bonté qui vous convient. Si quelque pygmée, sur terre, se dresse pour censurer vos décrets, pardonnez à ce pauvre fou : il ne sait pas ce qu'il dit. Excusez ce fils dénaturé : il ne comprend rien à l'amour.

En effet. Messieurs, si nous avons envers Dieu la moindre piété filiale, le fait de sa préférence pour le monde qui est le nôtre et pour les décrets qu'il nous a fait connaître, ne doit-il pas dirimer toute discussion ? « Il faut, dit un moraliste, faire plaisir à ceux qu'on aime, non comme il nous plaît, mais comme il leur plaît. » Or, ce qui lui plaît, Dieu nous le montre et nous le dit. Vous lui voudriez plus de gloire ? — Il n'en a cure. A-t-il besoin de vos aumônes, lui, l'Infini ? Donnez-lui ce qu'il vous demande, parce qu'il le demande ; aimez ce qu'il veut, parce qu'il le veut : vous lui rendez alors le seul hommage qui puisse toucher son cœur, celui de prendre ses préférences comme règle souveraine de vos affections. Qu'importe leur objet ? La plus accomplie des créatures

est égal néant à ses yeux. Ce qui importe, c'est que chacun de ses fils mette ses complaisances où il les a mises : le reste n'est que vanité et folie.

Ce que nous venons de dire, Messieurs, rend aisé d'estimer à leur juste valeur ces derniers aboutissements de la loi naturelle et de la loi positive que l'on nomme devoirs professionnels ou devoirs d'état, comme sont les obligations plus spécialisées d'un juge, d'un commerçant, d'un père de famille, d'un étudiant.

En plein accord avec ce que nous avons expliqué jusqu'ici, il faut le dire résolument : l'hommage que Dieu attend de nous et qu'il préfère de notre part, c'est, dans les mille occasions qu'amène chaque jour l'exercice de notre profession ou notre condition sociale, l'exacte fidélité à respecter ses commandements, à accomplir, en vrai chrétien, la tâche qu'il a choisie pour nous.

Il est vrai, nous avons peine à reconnaître sa volonté dans un concours de circonstances si vulgaires, si fortuites, à ce qu'il semble. — Ici encore ou la routine nous aveugle ou la futilité de nos pensées nous déçoit.

Il semble à beaucoup qu'ayant lancé les mondes dans l'espace, Dieu les laisse rouler dans leurs orbites. De temps à autre seulement, il jetterait un coup d'œil sur son œuvre et, peut-être, d'un mot, ramènerait un peu d'ordre là où il est nécessaire... Mais non ! Distinct du monde par l'excellence de sa nature, Dieu est présent dans le monde par l'immanence de son action. Chaque acteur de ce vaste drame n'apparaît et n'agit, que parce que lui-même agit en lui. Il l'introduit sur la scène, au point précis de l'intrigue et en

présence des comparses qu'il a voulus. L'illusion du hasard n'existe que pour les simples. En réalité, tout est prévu dans le dernier détail : l'importance et la durée du rôle, les incidents graves ou gais, et la finale, banale, la phrase dite et le geste achevé, ou brusque, au contraire, en pleine tirade, par un de ces coups de théâtre qui font frissonner l'assistance et l'obligent à reconnaître l'intervention du Tout-Puissant. Dans l'exécution de la pièce, chacun a sa part de liberté, ou plus restreinte ou plus large. Il peut dire : « Oui » ; il peut dire : « Non », sous sa responsabilité ; mais, si le Devoir n'a qu'une parole, brève et claire, le « Oui », il n'est pas difficile de préciser ce que Dieu attend de chacun de nous, puisqu'il a préféré pour chacun le jeu de contingences, le conflit d'intérêts, bref cette phase du drame éternel où nous voici tous à cette heure, et le poste d'avant-scène ou d'arrière-plan qui nous a été départi.

Vous avez la parole, Messieurs. Qu'en pensez-vous ?

Libre à vous, industriels, commerçants, avocats, médecins, d'oublier vos obligations professionnelles et de chercher par tous moyens ce que cherchent les enfants du siècle, l'argent, le plaisir, le succès, quitte à provoquer dans votre entourage cette juste critique qui paralyse l'apostolat de l'Eglise : « En quoi valent-ils mieux que les autres, pour avoir la foi ? »

Libre à vous, pères de famille, d'éveiller les mêmes reproches chez vos fils : ils vous regardent, beaucoup plus qu'ils ne vous écoutent ; c'est par vos actes qu'ils jugent de vos leçons et de votre religion.

Libre à vous, étudiants de nos universités et de

nos grandes écoles, quand Dieu vous demande de devenir insignes dans la science et dans la vertu, de passer la main à d'autres, vous réservant le désœuvrement des jours, les nuits joyeuses, et leurs folies... Assagis, comme l'on dit, ou plutôt déflorés par ces années irréparables, vous pourrez, ô généreux, porter à une épouse les restes de votre pudeur et de votre santé, à l'Etat et à l'Eglise la vulgarité de votre savoir et ce qui vous restera d'honneur, si l'on ne fouille pas d'un regard trop curieux les premières étapes de votre vie...

Pardonnez, Messieurs, l'émotion qui me gagne. J'ai vu des chênes chargés de glands. Leur sève, en quelques mois, avait produit de quoi repeupler une forêt. Quand je repassais, au printemps suivant, parmi les détritrus d'herbes et de feuilles à peine quelques graines avaient jeté leurs racines en terre et promettaient à leur tour de la sève, des rameaux vigoureux, des fruits. Et j'ai pleuré, comme tant d'autres, sur cette fécondité de l'Eglise et sur les déceptions de son orgueil maternel, quand il lui faut compter, à chaque génération qui se lève, et dans la vôtre, ceux qui périssent, ceux qui s'étiolent et le petit nombre de ceux qui font honneur à son nom.

Vous voulez être de ce petit nombre, Messieurs ? N'hésitez pas ! Il le faut. Eh bien, sans même parler ici des récompenses éternelles, si quelque pensée peut vous donner du courage et compenser par une joie profonde les satisfactions auxquelles vous renoncerez, n'est-ce pas celle-ci : l'accomplissement exact de vos devoirs de chrétien et de vos devoirs d'état, devoirs inséparables, est l'hommage que Dieu, de toute éter-

nité, attend de votre part. Ne vous préoccupez donc aucunement de ne pas éprouver ces attrait sensibles que l'on confond trop souvent avec la ferveur : ils sont, pour une large part, affaire de tempérament. Ne vous perdez pas en pratiques inutiles ou accessoires. Allez droit à l'essentiel : obéissez ! Si vous avez compris quel amour mérite Celui qui vous commande, ce maître et ce père en qui brillent dans leur splendeur infinie les perfections éparses et diluées dans les créatures, faites votre devoir, votre devoir d'abord, tout votre devoir, avec ce luxe de délicatesse et de générosité qu'on apporte à tout service demandé et préféré par une personne, non pas seulement aimée, mais, dans toute la force du terme, adorée.

III. LE DEVOIR HOMMAGE PARFAIT.

On donne plus volontiers, quand on a conscience d'offrir quelque chose de précieux. Pour achever de nous décider, appliquons-nous donc, Messieurs, en dernier lieu, à comprendre comment la pratique du Devoir constitue, envers Dieu, le plus excellent des sacrifices, en d'autres termes *un hommage parfait*.

Ce qui assure à l'obéissance ce caractère unique, c'est, en somme, qu'elle est le seul hommage véritable, parce qu'il est libre, — le plus sûr, parce qu'il est commandé, — le seul qui puisse être intégral, parce qu'il est spirituel.

Reprenons ces diverses considérations.

Les prophètes ont exalté à l'envi l'obéissance des créatures : la mer vient abattre sa furie à l'en-droit précis de la grève que le Tout-puissant lui

a marqué; le soleil reprend sans fin sa course à travers l'immensité; les étoiles brillent dans le silence, chacune à leur place, et quand Dieu les appelle, répondent joyeusement : « *Ecce adsumus!* Nous voilà! (1) » Ces images sont frappantes pour nous, dont la puissance se borne à déplacer des grains de sable. Mais, Messieurs, quelle gloire revient à Dieu de cette ponctualité merveilleuse? Les éléments inertes ne font, après tout, que ce qu'il fait en eux. N'était l'occasion qu'ils donnent à l'homme d'admirer la puissance et la sagesse de leur auteur, ils l'honorent juste autant que ces séraphins de pierre en perpétuelle adoration sur nos autels. « Regarde, disait une mère à son fils, regarde comme ils prient bien, les saints anges! » — Et le bambin de répondre : « Maman, ils sont en pierre! » — La différence est appréciable. Un enfant pouvait l'apercevoir. De vrai, il n'y a d'hommage qui compte, que s'il est libre.

Pour ce motif, Dieu a créé l'ange et l'homme. Encore ne les a-t-il pas établis de suite dans son ciel, où la suréminence de sa beauté leur aurait enlevé toute possibilité de lui refuser leur amour. Pour un instant, il s'est caché à leurs yeux. Ainsi, dans l'Evangile, quand le père de famille veut éprouver ses serviteurs, s'absente-t-il, sous prétexte de voyage. Cette minute qu'on nomme la vie, entre l'éternité où nous n'étions pas et celle où nous serons rivés dans l'amour par la vue face à face de Dieu, ou dans la haine par le retrait de sa grâce, cette minute où nous avons l'illusion de n'être pas vus de Dieu, parce que nous ne le

(1) *Baruch*, III, 34.

voyons pas, cette minute est donc la seule où nous puissions donner à l'Eternel un hommage je ne dis pas digne de lui, mais qui ait seulement un sens.

S'il en est ainsi, direz-vous, tout acte spontané de générosité honore Dieu plus encore qu'un acte d'obéissance. — Qu'il en puisse être ainsi dans certains cas, je me garderai, Messieurs, de le nier; mais, vous allez en convenir bien vite : en règle générale un acte d'obéissance est plus sûr.

Les raisons en sont claires.

Si vous interrogez l'histoire des religions, vous constaterez en effet que l'humanité a prodigué à ses dieux les marques de générosité, alors même qu'elle leur refusait l'obéissance. Où trouver par exemple générosité plus grande, que dans le sacrifice des premiers-nés, si fréquent chez les Sémites? Qu'un père se résolve à immoler la chair de sa chair, cela ne suppose-t-il pas une conviction et une dévotion extraordinaires? Ces mêmes peuples cependant se révèlent des plus corrompus par la passion du lucre et de la luxure.

Hélas, leur illusion est celle de bien d'autres!

Si l'homme n'a proprement qu'une chose qui soit tout entière en sa puissance, sa volonté, il n'en est qu'une qu'il tienne à se réserver : sa volonté. Or, ce que le Devoir lui demande, dans chaque occasion où il articule ses ordres, c'est, en présence de l'attrait qui le sollicite, le sacrifice de ses goûts : « Tu voudrais. Tu préférerais. Arrête! Tu ne le dois pas! » — Cette abnégation de nous-mêmes nous coûtant plus que tout le reste, nous sommes prêts à sacrifier, pour nous en

dispenser, tout ce qui ne nous coûte rien, ou tout ce qui nous coûte moins. Quoi d'étonnant ! C'est la loi de tout marché. On cède même ce qu'on aime, pour se procurer ce qu'on aime davantage.

Eh bien, Messieurs, si nous n'y prenons garde, un marchandage de cette sorte s'introduit dans notre vie. Sachant qu'il faut donner à Dieu, nous lui donnons tous les dévouements imaginables, qui nous plaisent, sauf le devoir de l'heure présente, qui nous meurtrit, — des œuvres de surrogation, laborieuses et gênantes, qui nous agréent, sauf l'observation de nos devoirs d'état, qui contrarient nos caprices et nous lassent par leur continuité.

Loin de moi la pensée de blâmer certaines initiatives de charité, certaines pratiques de piété ; mais ne convient-il pas de montrer comment, si nous n'y veillons, la « dévotion » peut devenir un dérivatif au « devoir » et comment nous pouvons vivre dans l'illusion d'être généreux, alors que nous sommes des insoumis, ne faisant même pas le nécessaire.

Le plaisir de dépenser son activité dans des œuvres de libre choix, la joie de marquer de son nom, au moins de son empreinte, des fondations d'ailleurs utiles, la démangeaison de se faire connaître par quelque entreprise d'à côté, au lieu de se perdre dans la foule de ceux qui sont seulement ce qu'ils doivent être, mais avec un souci de perfection et une délicatesse qui fait de chaque partie de leur tâche un travail « fini », exquis, ces illusions, dis-je, nous abusent. Elles nous font oublier que la générosité vraie consisterait à donner, avant tout, ce qui nous coûte le plus,

le sacrifice que Dieu a choisi pour nous, bref le devoir de chaque jour et tout ce qu'il exige.

Dans toute œuvre que nous choisissons, il est toujours à craindre que nous ne nous cherchions nous-mêmes. Voilà pourquoi qui veut savoir s'il aime Dieu vraiment, jusqu'au sacrifice de soi, doit éprouver son zèle à la pierre de touche du Devoir.

Plus sûre que tout autre sacrifice, l'obéissance présente encore un dernier avantage : elle est le seul qu'on puisse rendre intégral et parfait, le seul qui puisse devenir un « holocauste », au plein sens du mot.

Quand le feu du temple avait consumé jusqu'aux derniers restes des victimes, croyez-vous, Messieurs, que ce fût là vraiment l'holocauste agréé du Seigneur ? L'offrande anéantie par les flammes, ne restait-il pas à anéantir toutes les passions du donateur ? Quand on doit à Dieu tout ce qu'on est, ne convient-il pas qu'on lui restitue par une oblation spontanée l'intégrité de son être ? On le doit, il est vrai ; mais on ne peut détruire tous ses biens, ni se mutiler, ni attenter à ses jours. Rien de tout cela n'est d'ailleurs la preuve suprême et le dernier mot de l'amour. Le seul sacrifice qui puisse être intégral est le sacrifice intérieur : celui de la volonté. De tout l'effort dont elle est capable, elle peut se tourner contre elle-même, non pour se réduire à une inaction et une apathie contre nature, ni pour contrarier sans motif ses légitimes aspirations, mais pour détruire en elle tout ce qui ne répond pas à cet idéal d'ordre et de sainteté qui est le sien, comme il est celui de son Créateur, pour se conformer

tout entière à la volonté divine, et par conséquent pour se fondre en quelque sorte et s'annihiler en lui.

Le voilà l'holocauste véritable où tous les dons reçus de Dieu lui font retour. Il est constamment à notre portée. Dans le secret, chaque jour, à chaque heure, nous pouvons immoler tout notre être, en travaillant notre volonté, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus d'autre règle que le bon plaisir de Dieu.

Ces principes sont si clairs, que des artisans, de pauvres paysans, que nous croisons dans la rue, les comprennent d'instinct. Aimer, n'est-ce pas se donner ? Et se donner, n'est-ce pas se modeler sur celui qu'on aime, se faire des ordres de ses désirs, lui laisser tout droit de disposer de soi comme de son propre bien ? Pendant que nous nous enorgueillissons de notre nom, de notre rang, de nos études, de nos bonnes œuvres plus remarquées, tels pauvres, méprisés par nous, mettant toute leur âme dans la fidélité à leurs obscurs devoirs, vivent dans un holocauste continu et réjouissent le cœur de Dieu, qui se détourne de nous. Rappelez-vous la parole du Christ. Les riches, les savants, les orgueilleux, après l'avoir entendu, s'éloignaient. Levant alors ses regards vers les cieux ! « Je vous rends grâces, ô Père, dit-il, de ce que, cachant ces choses aux sages et aux prudents de la terre, vous les avez révélées aux petits. » (1)

Heureusement, dans notre société chrétienne, bien des riches et bien des sages ont compris la grande leçon : l'hommage parfait et donc

(1) *Matthieu*, xi, 25 ; *Luc*, x, 21

l'amour parfait, c'est la fidélité entière aux ordres de Dieu.

C'est donc aussi la sainteté ? — Oui, Messieurs. Visions, révélations, don des miracles, n'en sont ni la condition, ni la preuve. Les grâces mystiques elles-mêmes ne sont nullement requises.

Cette doctrine du moins est fondée en raison et conforme à l'Évangile; mais elle est trop simple, trop austère à quelques égards pour n'être pas battue en brèche. Aux premiers siècles du christianisme, nombre de sectes ont identifié la piété avec le savoir, « la gnose ». De nos jours, un plus grand nombre l'identifient avec le sentiment. Les vertus actives, l'obéissance aux obligations communes sont décriées; « sentir Dieu » devient le but suprême, et qui bénéficie de ces prétendues « expériences », sous prétexte de suivre les impulsions d'En-Haut, de manière plus ou moins avouée se fait une religion de son choix. Ne prenez pas le change, Messieurs ! Les trois quarts de ces grâces d'oraison, de ces inspirations intérieures ne sont qu'illusion de l'amour-propre, ruses plus ou moins inconscientes pour substituer aux lois divines ses propres fantaisies. L'enseignement du Sauveur est tout autre, vous l'avez vu : il n'est, il ne peut être de piété authentique que dans l'obéissance; l'accomplissement généreux de tous nos devoirs, dans l'esprit filial que nous avons décrit, suffit à faire de nous, en quelque condition sociale que ce soit, des enfants chéris du Père, des saints.

CONCLUSION.

Je termine, Messieurs.

Si le Devoir vous est apparu, au terme de notre premier entretien, comme une dette rigoureuse, en conséquence de l'absolue dépendance où nous sommes à l'égard du Créateur, vous avez pu entrevoir, ce soir, l'attrait qu'il peut présenter à des âmes généreuses, s'il est conçu comme il doit l'être.

Ce n'est pas un idéal abstrait à poursuivre, une nécessité impersonnelle à subir. C'est un *hommage d'âme à âme*, à payer, à chaque instant, au Père aimant qui nous parle au fond du cœur.

Bien plus, considéré dans ce dernier détail que déterminent pour chacun de nous l'âge, la condition, l'état de vie, le Devoir est l'*hommage que de toute éternité Dieu a préféré* de notre part. Si nous voulons lui plaire, que rêvons-nous d'autre chose ?

Envisagé enfin dans sa nature intime, c'est le seul hommage véritable, parce qu'il est libre, le plus sûr, parce qu'il est choisi, non par nos caprices, mais par notre Maître lui-même, le seul qui puisse être total, égal à notre dette, parce qu'il est intérieur, d'un mot l'*hommage parfait*.

Comprenez-vous maintenant le sens de la vie ?

Nous ne passons qu'une fois sur la terre. Dieu nous révèle sa beauté, sa majesté, assez pour nous faire entrevoir que rien n'est aimable autant que Lui, assez peu pour que nous restions libres. Il nous manifeste ses désirs par la voix de notre conscience et par celle de toute autorité légitime. Puis, il attend.

Vous pouvez abuser de cette liberté, garder votre volonté pour vous, — quitte, je vous en prévienne, à vous préparer, dès cette vie, en raison de ce désordre même, un petit enfer. — Vous pouvez marchander, essayer de servir deux maîtres à la fois, Dieu et le monde; — je vous avertis que c'est encore un chemin de souffrance. — Ou bien, vous pouvez vous donner tout entier dans le moindre de vos actes et, n'ayant qu'une fois cette fortune de pouvoir aimer librement et de pouvoir spontanément restituer à votre Créateur tout ce que vous êtes, vous pouvez vous laisser séduire par ce caractère du Devoir d'être la preuve de l'amour véritable et de l'amour parfait.

Messieurs, cette décision est affaire entre vous et Dieu. A vous de voir si vous voulez être des généreux, des médiocres ou des insensés.

Pensez-y mûrement; priez beaucoup et choisissez bien.

MERCREDI SAINT

La Règle du Devoir

Ut filii lucis ambulate.
Allez comme des fils de lumière.
Ephes., v, 8.

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Des fils de lumière !
Le beau nom !
C'est le vôtre.

Ce qui fait le charme de tout homme dont le cœur n'est point flétri, c'est qu'on sent, fût-ce à la seule étreinte de sa main, qu'il porte en lui une flamme ardente, riche d'énergies et d'espoirs ; c'est, qu'à le regarder droit dans les yeux, on voit que cette flamme n'est pas fumeuse, comme celle que nourrit la poix épaisse des jouissances malsaines ou les feuilles sèches des illusions fanées : elle est toute chaleur et toute clarté.

Ce n'est rien d'autre que la raison humaine dans sa droiture native, ou plutôt, après ce que nous avons dit, nous devons reconnaître en elle un rayon de la lumière incréée, car « Dieu, dit l'Apôtre, est lumière ; *quoniam Deus lux est* » (1).

(1) I Jean, 1, 5.

Il nous faut saluer et aimer en elle « Celui qui éclaire tout homme venant en ce monde » (1) : le Verbe de Dieu. Sa lumière, à chaque instant, illumine notre intelligence, lui fait comprendre à la fois ce qu'elle doit à la dignité de sa nature et ce qu'elle doit au Créateur de qui elle la tient. Plus vive ou plus douce, suave ou brûlante, parfois elle projette sa lueur au loin dans l'avenir ; parfois au contraire, elle mesure son secours au besoin du moment. « Ami, voici la voie droite, la voie sans souillure ; voici le Devoir ! » Un soin diligent à écarter mensonges, duplicités, illusions semi-conscientes, augmente son éclat. Une conduite opposée, hélas ! l'étouffe et laisse s'accumuler au fond des âmes des ténèbres de plus en plus denses. Hommes de devoir et fils de lumière, c'est donc même chose ?

— J'espère vous le prouver bientôt, Messieurs.

Consacrant cette retraite à la dévotion du Devoir, nous avons considéré d'abord son fondement, hier son attrait ; nous nous appliquerons, aujourd'hui, à préciser sa règle pratique.

Elle est simple et lumineuse.

Il nous faut, avant l'action, *des principes clairs*, — pendant l'action, *des actes loyaux*, — après l'action, *des états de conscience nets*.

Revoyons, l'un après l'autre, ces trois stades de nos obligations.

I. AVANT L'ACTION : DES PRINCIPES CLAIRS.

Avant l'action, le Devoir nous est manifesté par notre conscience.

(1) *Jean*, 1, 9.

En nous rappelant les commandements de notre Maître et ceux de ses représentants légitimes, en interprétant leurs applications au détail de notre vie, elle peut se tromper. Il n'importe. En aucun cas, il ne peut être permis d'agir contre ses avertissements, puisque c'est mépriser Dieu que de mépriser ce qu'on croit être sa volonté. Un acte a donc toujours la moralité qu'on lui connaît : il est licite et bon, si, à tort ou à raison, on l'estime tel ; il est illicite et mauvais, si, à tort ou à raison, on le juge défendu. Ainsi, comme on ne peut jamais commettre une faute sans le savoir, on commet toujours le péché qu'on pense commettre.

Si la conscience accuse ainsi ou excuse, selon les lumières de chacun, il est donc indispensable de la former correctement, de peur qu'elle n'exagère nos obligations ou tout au contraire ne les diminue induement.

Vous n'avez pas attendu ce jour, Messieurs, pour vous instruire. Je ne chercherai donc pas à vous rien apprendre de neuf, mais uniquement à vous rappeler, sous une forme claire, quelques conseils plus utiles, soit à l'égard des actes de *surérogation*, soit à l'égard des devoirs *douteux*, soit à l'égard des actes vraiment *obligatoires*.

Examinons ces trois cas.

Il n'est pas rare que des âmes d'ailleurs généreuses se trouvent angoissées, dès que l'occasion d'un acte vertueux se présente à leur pensée. Son mérite les séduit ; sa difficulté les effraie. Après des tergiversations longues et douloureuses, elles en viennent souvent à l'accomplir, pour se débar-

resser au moins de sollicitations importunes et s'épargner un remords.

Je ne crains pas de le dire, Messieurs, cette conduite est regrettable. Son mérite, en effet, est minime, puisque la générosité est faible, et ses inconvénients sont graves, parce que la volonté s'énervé et la conscience s'illusionne. D'une part en effet, ces exigences renouvelées la fatiguent, sans que ces sacrifices mollement accomplis lui apportent une consolation profonde; de l'autre, cette dévotion vaille que vaille la porte à s'estimer plus vertueuse qu'elle ne l'est. Bref, elle ne connaît pas la joie de l'abnégation véritable et ne se connaît pas elle-même. La persévérance est donc mal assurée.

Dieu me garde, Messieurs, d'abaisser en rien votre idéal et d'attiédir votre ferveur ! Mais, précisément pour sauvegarder l'un et l'autre, je vous conseillerai plutôt d'en agir autrement.

En de pareilles circonstances, arrêtez-vous; réfléchissez. Mieux vaut, somme toute, se refuser en pleine connaissance de cause à faire un acte de vertu que rien n'impose, quitte à s'avouer loyalement qu'on manque de cœur, que de faire à contre-cœur tous les actes de vertu qui se présentent. Vous êtes libres : faites ce que vous voulez; mais sachez ce que vous faites, ce que vous êtes et, jugeant ainsi en pleine lumière l'état de votre conscience, visez à être d'autant plus généreux à l'avenir, que délibérément vous avez laissé passer des occasions peut être bien opportunes de faire un peu de luxe au service de Dieu.

Plus angoissantes sont les circonstances où le devoir nous apparaît comme douteux, où nous hésitons entre la crainte de violer la loi divine et des désirs qui semblent légitimes.

Certains moralistes, même laïques, même incroyants, ont prôné cette règle, qu'il fallait, en pareil cas, embrasser le parti le plus dur. « Le devoir n'est pas en soi, ils le reconnaissent, ce qui est le plus difficile, comme quelquefois Corneille semble l'avoir cru; mais, entre deux devoirs, une manière probablement juste de se décider est de prendre le plus rude, parce qu'il y a moins de chances, avec celui-ci, qu'une complaisance envers nous-mêmes se déguise en devoir » (1). — Vous le comprenez, Messieurs, si le procédé est efficace pour déjouer les calculs de la lâcheté, il n'a pas la même valeur pour déterminer nos obligations réelles. Le Devoir en effet est ce qui est *dû*, non ce qui est *dur*. Si donc on peut proposer cette règle comme un conseil, on ne peut l'imposer comme une obligation.

D'autres ont estimé qu'en cas de doute il fallait opter pour le parti le plus sûr, donc, disent-ils, en faveur de la loi probablement existante, contre la liberté purement probable du sujet. Nous sommes tenus au jeûne, disent-ils, par exemple, s'il nous vient à l'esprit, sans en être sûrs, que ce soit aujourd'hui jour de jeûne. — Ce principe est aussi contestable.

Il est vrai, nous sommes obligés de prendre le parti le plus sûr, quand il s'agit de la *validité* d'un acte ou des intérêts d'un tiers. Un chasseur par exemple n'a pas le droit de tirer sur une haie,

(1) E. FAGUET, *Du Devoir*, 2^e édit., Paris, s. d., p. 82 sq.

à la seule condition qu'il soit probable que personne ne soit abrité derrière elle. Un médecin ne peut administrer un remède, à la seule condition qu'il soit probablement inoffensif... Mais lorsqu'il s'agit de *la seule licéité* d'un acte, c'est-à-dire quand, les droits d'autrui restant saufs, il s'agit de savoir si tel acte est ou n'est pas défendu, vous pouvez en toute sûreté tenir ce principe, qu'une loi *vraiment et sérieusement douteuse* ne vous oblige pas : en tel cas, en rigueur, vous êtes libres.

Quelques réserves toutefois sont nécessaires.

Evidemment, Messieurs, c'est pour tous une obligation rigoureuse de se faire instruire. Celui qui prétendrait tirer de sa seule conscience toutes les conclusions de la loi naturelle, toutes les prescriptions de la loi positive divine ou ecclésiastique, serait aussi fou, que s'il prétendait tirer de son propre cerveau tous les articles du code civil ou commercial. Si, par suite de sa négligence à s'informer des lois, il manquait à ses obligations, il serait passible d'un châtiment. C'est donc pour tous un devoir strict de demander à quelque confesseur éclairé la solution des difficultés ou doutes qui surgissent, parfois sur les questions les plus délicates ; mais à supposer que dans un besoin urgent vous ne le puissiez faire, ou que l'ayant fait, de l'aveu de votre conseiller, il vous reste des raisons *positives, prudentes, graves* de douter, en pareil cas, je le répète, s'il est plus généreux de prendre le parti le plus rigoureux, on ne saurait vous imposer de le faire sous peine de péché.

La raison en est, Messieurs, que si Dieu ne révèle pas sa volonté claire à qui la cherche ainsi

loyalement, on est en droit de conclure qu'il n'entre pas dans sa pensée d'imposer un devoir spécial. En matière religieuse ou sociale, une loi *vraiment douteuse au jugement des hommes prudents est insuffisamment promulguée*; le législateur ne peut raisonnablement en urger l'exécution, puisqu'il n'a pas pris les moyens suffisants pour la faire connaître...

Voici donc la conduite à tenir. Jamais, au grand jamais, il ne vous est licite de dire : « Quoiqu'il en soit de la volonté de Dieu, tant pis ! Je fais ce que je veux ! » Vous le comprenez en effet : ces paroles dénotent un mépris impardonnable de la volonté du Très-Haut. Mais, si réellement vos raisons de douter sont graves, vous pouvez dire : « Puisque Dieu ne me manifeste pas suffisamment sa volonté, je suis libre ; parce que je suis libre, je fais ce que je veux. »

La différence des deux conduites est grande. En disant dans le premier cas : « Quoiqu'il en soit de la loi divine, je passe outre », on méprise l'autorité de Dieu : en toute hypothèse, c'est une faute. — En disant dans le second : « Puisque la loi divine me laisse libre, j'agis », on garde au contraire la subordination nécessaire ; on reste dans l'ordre ; il reste seulement à se faire instruire pour l'avenir, s'il y a lieu.

Vous le voyez, Messieurs, si je n'ai pas d'autre vœu que de vous porter à ce qui est plus *méritoire*, je me fais scrupule d'exagérer en rien ce qui est *obligatoire*.

L'obligation stricte, la voici. Je n'ai nulle tentation de vous dissimuler sa rigueur.

En présence d'un devoir certain, grand ou petit, il n'y a pas pour un chrétien de profit qui compte ou de considération qui vaille : le devoir consiste, dans sa perfection, à préférer même la mort à la moindre transgression délibérée, — dans le degré indispensable au salut, à préférer la mort à toute faute mortelle. Aucun sophisme ne saurait obscurcir cette vérité. Une infraction notable à la probité, même secrète, un manquement à la chasteté, même solitaire, la violation d'un devoir professionnel grave, même utile et d'ailleurs ignorée de tous, ne permettent pas à un homme de devoir un instant d'hésitation. A toute transgression de cette sorte la mort doit lui paraître préférable, puisque aussi bien, lorsque Dieu commande sous peine de faute mortelle, c'est qu'il fait de cette désobéissance un cas de brouille à mort entre sa créature et lui : « Ou le devoir et mon ciel, — ou cet acte coupable et la rupture entre nous pour l'éternité ! »

Oh, Messieurs, puisque vous rêvez d'être des hommes de devoir, réfléchissez bien à ceci et que cette résolution vous pénètre jusqu'aux moelles ! Une âme est flasque, quand elle ne porte pas en elle l'ossature, l'armature de quelques principes directeurs, rigides, parce que la Vérité n'a qu'une formule, aimés, parce que la Vérité et le Bien valent mieux que la vie. A leur défaut, l'âme est à la merci de toutes les influences ; son inconsistance se trahit à mille signes ; seule l'occasion des grands forfaits lui manque. Ecrivez, écrivez sur le front de cet homme : « Bon à tout faire. A vendre ! » — Où ces principes règnent au contraire, les artisans des besognes louches, à la limpidité du regard, à la noblesse des traits, dé-

couvrent d'instinct un je ne sais quoi qui les dépasse, comme un reflet du divin qui les écarte. C'est bien cela en effet. Dans cette possession intérieure de la lumière divine, l'homme de bien prend conscience de sa dignité et de sa force. Il sait ce qu'il doit, ce qu'il veut et que rien ne l'en fera démordre. Il peut donc porter le front haut, à la face du monde et de Dieu. Un critique anglais a dit : « Ce qui fait l'énergie et la noblesse du prêtre et du soldat, c'est qu'ils savent l'un et l'autre, à chaque moment du jour, pour quoi ils doivent mourir » (1). — Oui, Messieurs, c'est le grand honneur et le grand ressort de leur vie; mais, à bien prendre les choses, il n'est pas un homme sur terre qui ne puisse et ne doive savoir, à chaque heure du jour, pour quoi mourir. Avocat, médecin, commerçant, tous ont leur devoir professionnel. Chaque père de famille a charge d'âmes. Le plus seul en ce monde doit savoir au moins, tout le long du jour, qu'il doit mourir, plutôt que de déchaîner un instant cette bête lubrique qui frémit en lui. Tranchons le mot, Messieurs; ce qui fait l'incomparable force de tout chrétien, ce qui commande le respect autour de lui, s'il est digne de son baptême, c'est qu'on ne peut l'approcher sans comprendre qu'on lui arracherait plutôt la vie, que de lui faire commettre une seule faute mortelle. La loi éternelle réside en son cœur comme dans son temple inviolé. Prosternez-vous : Dieu est là ! Puissiez-vous, Messieurs, puissiez-vous tous donner à ceux qui vous entourent cette impression et leur imposer pareil respect ! Fils de lumière, conservez cette claire vi-

(1) J. RUSKIN.

sion du Devoir ! Gardez ces résolutions énergiques et ne déviez jamais du droit chemin !

II. PENDANT L'ACTION : LES ACTES LOYAUX

Comment y parvenir ?

Nous venons de voir quels principes doivent nous guider avant l'action ; examinons à présent comment nous conduire durant l'action.

Je vous le dirai, Messieurs, en deux mots : « Soyons loyaux », ou, si vous voulez que je détaille quelque peu ce conseil, voici : « Ne transigez pas avec le Devoir, — n'embrouillez pas ses indications, — ne délibérez même pas, quand il a parlé. »

Transiger, c'est chercher à concilier les partis contraires, en les amenant à céder chacun quelque chose de leurs prétentions. Quand il s'agit du Devoir, c'est une folie et une indignité.

Y a-t-il en effet, Messieurs, un état mixte où l'on puisse, fût-ce dans le plus grand secret, céder aux convoitises de la bête et vivre en même temps comme un homme ? Connaissez-vous dans le langage, cet abrégé du bon sens, un mot qui puisse traduire ces concepts hybrides : demi-virginité, demi-propreté ? S'il n'existe pas, il faut choisir : quelle vie voulez-vous mener ? La vie propre, ou l'autre ?

Dans cet arrivisme effréné, dans cette passion du lucre, dans ces spéculations véreuses que vous discernez autour de vous, avez-vous examiné ce que devient l'honnêteté véritable ? Dans quel-

ques années, si vous consentez à faire comme le grand nombre, vous aurez trouvé des distinctions subtiles entre vol et vol, honnêteté et honnêteté. Mais, aujourd'hui que votre jugement n'est pas encore faussé, savez-vous bien ce que peut être une demi-probité ?

Comprenez-vous de même ce que peut être une foi qui pactise avec l'erreur, qui croit à la parole de Dieu, mais aussi — oh ! en quelques points seulement — à ces thèses de fortune que les penseurs à la mode ne manquent pas de présenter, à chaque époque, comme le dernier mot du progrès ? — L'orthodoxie est à l'intelligence ce que la chasteté est aux sens. S'il n'y a pas de demi-virginité pour le corps, comment y en aurait-il une pour l'esprit ?

Enfin, Messieurs, et surtout, puisque le Devoir, comme nous l'avons dit, n'est pas une obligation impersonnelle, mais un hommage direct à Dieu et la vraie marque d'amour que réclame notre Père des cieux, qu'est-ce, dites-moi, qu'un amour qui porte sur les deux contraires à la fois ? Quel cœur un peu noble séduiriez-vous sur terre avec de tels partages et de tels compromis ? Celui qui est la fierté même, n'ayant besoin de personne, pourrait-il s'en contenter ? Vous n'y pensez pas ! Ecoutez cet avertissement : « Je vous aimerais mieux, dit le Seigneur, sectaire mais loyal ; *utinam frigidus esses !* Mais n'étant ni sectaire ni fidèle, ni froid ni chaud, vous me donnez la nausée. *Incipio te evomere ex ore meo* » (1)

Que votre parti, Messieurs, soit donc pris. On ne sert pas deux maîtres à la fois. Le Devoir n'a

(1) *Apocalypse*, II, 16.

qu'une seule formule et l'honneur qu'un seul chemin.

Rarement, il est vrai, on se décide à pactiser de manière expresse avec le mal. Pour réussir en ce jeu malhonnête, on commence par brouiller les cartes. Une prescription de la conscience gêne-t-elle, on la met d'abord en doute; puis on entasse les sophismes; on en arrive à voir blanc ce qui était noir: le tour est joué.

Oui, ce manège est possible. Les lois morales ne sont pas des réalités palpables comme l'étalon des poids et mesures. En les tournant, en les retournant dans l'esprit, on peut arriver à leur trouver quelque face obscure. En s'obstinant à ne regarder que celle-là, on peut arriver à dire qu'on ne voit plus rien. A force de pratiquer cet exercice, les âmes doubles y contractent une prestesse merveilleuse; mais qui trompent-elles? Vous vous réjouissez, fils des ténèbres, parce qu'il fait nuit dans votre âme. C'est « votre heure ». Mais qui donc a éteint le flambeau divin qui brillait en vous? De cet acte il vous faudra répondre et ce sera l'heure terrible de Dieu. « *Mihi vindicta!* » (1).

Arrière, Messieurs, pareilles manœuvres! Tout précepte est un flambeau, « *mandatum lucerna est* », et la loi est une lumière, « *et lex lux* » (2). Quand vous vous sentez tentés d'étouffer cette lumière, résistez comme à une suggestion infâme; fixez d'un regard plus ferme l'injonction de votre conscience et restez sous son rayonnement salutaire, — *lex lux*, — jusqu'à ce que toute idée

(1) *Romains*, XII, 19

(2) *Proverbes*, VI, 23.

de déloyauté se soit dissipée. Si la tentation persiste, pour forcer votre conscience à vous répéter sous d'autres formes le même avis, demandez-lui ce que vous conseilleriez à un ami, ce que vous voudriez avoir fait à l'heure de la mort, et tenez-vous-en énergiquement à cet arrêt.

J'oserai même dire, Messieurs, quand une fois votre raison a parlé clair, prenez cette habitude de ne plus délibérer. Toute hésitation, toute tergiversation affaiblit. L'heure de l'action à sonné : agissez ! Qu'il vous en coûte le plaisir d'un instant, ou votre place, ou votre vie, renoncez-vous, retirez-vous, mourez même, sans forfanterie mais sans hésitation, puisque vous savez, vous du moins, non seulement *pour quoi*, mais *pour qui*.

Laissez-moi vous rappeler un exemple que vous connaissez bien.

Pour obéir aux Ptolémées, on voulait contraindre Eléazar à manger, malgré la loi juive, des viandes immolées aux idoles. Mais le vieillard, dit l'Écriture, « *cogitare coepit aetatis ac senectutis suae eminentiam dignam* ». Il se prit à considérer l'éminente dignité de sa vieillesse, « *atque a puero optima conversationis actus* », et l'intégrité de sa conduite depuis l'enfance. « *Respondit cito praemitti se velle in infernum* ». Il répondit donc, *cito*, sur le champ : « Plutôt la mort ! » Comme on lui proposait, en acceptant d'autres viandes, de faire seulement semblant d'obéir, « Il ne convient pas à mon âge, dit-il, de feindre, au risque de donner à croire aux jeunes hommes qu'à quatre-vingt-dix ans Eléazar a apostasié, de les scandaliser pour quelques années

d'une vie méprisable et de déshonorer ma vieillesse ». Et, comme les bourreaux commençaient leur besogne, « Seigneur, dit Eléazar, vous savez que je pourrais me libérer. Mon corps souffre; mais, en mon âme, c'est avec joie que j'endure tout cela; *libenter haec patior*. » (1).

Ah! la belle mort! Qu'elle fut facile, préparée qu'elle avait été par une indéfectible loyauté. Voilà, Messieurs, la fin que je vous souhaite. Si vous vous laissez jamais entraîner, comme tant d'autres, hors du Devoir, n'hésitez pas à vos derniers instants. Prenez le livre de votre vie; biffez toutes les pages et écrivez, pour vos enfants, les dernières lignes qu'ils aient à retenir: « Je meurs comme j'aurais dû vivre ». Mais rêvez plutôt de n'avoir pas, à cet instant tragique, à raturer une ligne, de clore, s'il plaît à Dieu, une vie toute consacrée au Devoir par le dernier hommage de votre mort, soldat, pour la défense du pays, magistrat, pour l'ordre et la justice, avocat, médecin, industriel, pour votre devoir professionnel, qui que vous soyez, pour votre foi. C'est la plus noble fin que l'homme puisse ambitionner et la plus douce depuis le Calvaire. « *Libenter haec patior!* »

III. APRÈS L'ACTION : LES ÉTATS NETS

Peu d'entre vous, Messieurs, auront le suprême honneur du martyr. Par contre, il dépend au moins de tous de tenir le livre de leur vie constamment à jour. Que ses feuillets soient maculés par des fautes de faiblesse, ou qu'ils restent francs de toute tache, il importe que vous sachiez

(1) II *Machabées*, vi, 18-31.

toujours où vous en êtes. C'est là ce que j'entendais dire, en ajoutant, tout à l'heure, qu'il fallait, après l'action, *des états nets*.

Votre conduite est-elle irrépréhensible ? — Oh ! n'allez pas, sous prétexte d'humilité, nier vos propres vertus. La modestie consiste sans doute à ne pas se priser outre mesure, à ne jamais perdre de vue ni les qualités qu'on voit en autrui, ni les défauts qu'on a découverts en soi ; mais il n'y a pas de véritable vertu en dehors de la vérité. L'humilité consiste donc à renvoyer à Dieu le mérite de toutes choses, non à mentir à l'évidence et à reconnaître en soi des défauts et des vices qui ne s'y trouvent pas.

Il est salulaire de savoir au juste ce que l'on vaut, ne serait-ce que pour savoir avec qui se lier et de qui l'on a droit de se faire respecter, — ne serait-ce que pour apprendre à se respecter soi-même. Tant qu'un objet est neuf, on a toujours peur de le salir ou de le détériorer. Puisque votre honneur est vierge, Messieurs, regardez-le tel qu'il est ; aimez-le dans son intégrité : la crainte de le ternir vous donnera plus de cœur pour le défendre.

N'est-il pas d'ailleurs raisonnable qu'on commence par exercer la justice envers sa propre personne. Jouissez donc du témoignage de votre conscience. La lutte a été souvent assez douloureuse, pour que vous ayez droit à cette récompense. Comme elle sera souvent votre unique salaire, apprenez à l'apprécier. Pour l'estimer comme il convient, goûtez, dans son suffrage, les prémices d'une approbation qui dispense de toute autre : celle de Dieu.

Par contre, ayez la même loyauté, si vous avez manqué au Devoir. Les bons comptes ne font pas toujours les bons amis, quoi qu'on dise, parce qu'ils dénoncent parfois des dettes importunes; mais c'est au moins une première forme de probité d'aimer à les connaître.

Vos mensonges, l'étourdissement où vous voudriez vivre n'y changeraient rien, ou plutôt à vos erreurs passez vous ajouteriez une imprudence et une impudence nouvelles. Soyez au moins francs après la faute. Mesurez-la et pesez ses conséquences : dégoût de vous-même, — c'est justice, — inimitié de Dieu, — c'est logique : le désordre éveille en lui une haine infinie, — stérilité de vos œuvres actuelles, — c'est fatal : un tronc desséché porte des rameaux morts et vous avez perdu la vie de la grâce, — insécurité enfin : incapable de vous promettre la minute qui suit, — oui, une minute seulement, — vous savez la vengeance divine suspendue sur votre tête. Je ne dis pas : « Confessez-vous ». Vous en êtes peut-être encore à aimer votre péché. Dès lors, il n'est point de pouvoir sur terre ou dans les cieux qui puisse vous absoudre. Mais au moins sachez ce que vous faites et ne vous mentez pas à vous-même. Vous seriez le seul que vous tromperiez...

Entre ces deux états de conscience, probité certaine d'une part, culpabilité certaine de l'autre, se place celui du doute : l'âme ne sait pas ce qu'elle doit penser d'elle-même. C'est une condition lamentable, Messieurs, dangereuse et dont il faut sortir à tout prix.

Elle peut constituer une maladie véritable : celle du scrupule. Il n'est alors d'autre remède que de consulter un spécialiste, j'entends un confesseur éclairé, et de suivre aveuglément ses avis.

Elle prend parfois une forme plus bénigne : celle de l'impressionisme. L'âme passe de l'espérance au désespoir, de la haine de soi aux illusions de l'orgueil, selon les impulsions du moment, on dirait presque selon le temps qu'il fait. Conduite de femmelette, Messieurs, indigne de vous. Un homme doit se rendre indépendant de ces fluctuations du sentiment et se diriger par la raison. Le trouble vous envahit-il ? Cherchez rapidement sa cause. S'il n'en est aucune de précise, méprisez-le ; dominez-le par un acte énergique de volonté. Désavouez de manière générale tout ce qui dans le passé pourrait être coupable ; puis, les yeux fixés sur le devoir de l'heure présente, allez votre chemin, virilement.

En d'autres cas, le trouble de conscience a des causes plus profondes. C'est un châtement. Faussée par ces duplicités volontaires dont nous avons parlé, déshabituée de l'effort, l'âme semble ne plus pouvoir ni discerner les nuances du juste et de l'injuste, ni se rendre compte de son consentement. Voyait-elle la gravité du mal ? Ne la voyait-elle pas ? A-t-elle cédé ou résisté ? Impossible de le dire. De là des angoisses terribles et comme un enfer intérieur où elle expie sa déloyauté et sa lâcheté. Son état n'est pas désespéré, puisqu'elle gémit de sa misère ; mais il n'y a pour elle qu'un moyen d'y mettre un terme. Avant tout, qu'elle s'accuse devant Dieu et demande la sincérité parfaite. Qu'elle examine ses années

coupables, désireuse cette fois de se juger comme Dieu la juge. Qu'elle expose enfin toutes ses faiblesses au prêtre, telles que Dieu les lui reprocherait au dernier jour. Punie pour avoir péché contre la lumière, c'est par la lumière seule qu'elle peut être guérie.

Ne pensez pas, Messieurs, que ces aveux soient terribles. Ils sont moins douloureux qu'on ne pense, parce que la grâce du sacrement les facilite. Mais, quand ils devraient coûter des sueurs froides, qu'importe ? Jamais, jamais, n'est-il pas vrai, il ne faut considérer ce qu'un effort coûte, mais uniquement ce qu'il rapporte. Or, savez-vous ce que vous obtiendrez par une confession de cette sorte ? — D'un mot, la joie incomparable de faire trois heureux : vous, le prêtre et Dieu. — Vous d'abord, parce que vous retrouverez, en un instant, avec la limpidité du cœur, l'estime de vous-même, la paix, l'espoir du salut. — Le prêtre ensuite, parce que la plus grande consolation de sa vie, c'est de pardonner ; c'est pour être l'instrument de ces miséricordes qu'il a renoncé aux avantages de ce monde. — Dieu enfin, Dieu surtout, parce qu'il n'est pas de perspective plus affreuse pour un père que d'être obligé de sévir contre un fils, ni partant de jouissance plus vive que de pouvoir restituer à un prodigue son affection et ses droits ; or, il n'est point de père comme celui-là.

CONCLUSION

Sommairement, Messieurs, je vous ai rappelé, d'un point de vue tout pratique, ce que réclame de vous le culte du Devoir.

Avant l'action, *ayez devant les yeux des principes clairs* : libres à l'égard des actes de surrogation, libres encore, quand la loi est vraiment douteuse, vous êtes lié, chaque fois que la conscience vous dénonce un ordre formel. Prenez donc la résolution de mourir plutôt que de commettre une faute mortelle. Ce sera la force et la dignité de votre vie.

Pendant l'action, *visez aux actes loyaux* : ne pactisez pas avec le mal ; n'embrouillez pas les suggestions de votre raison ; ne délibérez même pas, quand vous avez vu ce que vous devez faire.

Après l'action enfin, *que l'état de votre conscience soit net*, comme les comptes d'un honnête homme : jouissez de votre probité, quand votre innocence est assurée ; — dans le cas contraire, réparez au plus tôt vos torts, par une confession limpide ; — ne restez jamais dans le trouble vague, encore moins dans un étourdissement volontaire.

Je vous ai parlé du livre de la conscience et du livre de votre vie. Vous vous êtes souvenus peut-être des comparaisons qu'employaient les maîtres de votre enfance. Vous avez revu, en souriant, les anges inscrivant, heure par heure, mérites et démérites, en traits noirs ou en traits d'or... La comparaison est puérile ; mais, après tout, si elle a un défaut, c'est d'être faible, non d'être fausse. Le livre de notre vie, c'est nous-même. Chaque acte de vertu, en perfectionnant nos facultés, avive notre ressemblance avec Dieu. Chaque acte coupable la corrompt. Tout s'inscrit automatiquement, comme les stigmates du vice ou le reflet de la vertu sur le visage. Pour nous remettre tout

en mémoire, il suffira donc que le Verbe de Dieu, qui nous parle sans discontinuer par la voix de la raison, nous éclaire, au sortir de cette vie, de façon plus intense. Ce bain de clarté, quelle sensation délicieuse, pour les cœurs loyaux ! Quelle brûlure intolérable, pour les fourbes et les pervers !

A cette heure terrible, comme les murs, dit-on, à certains jours suent l'humidité qu'ils renferment, on verra les âmes suer jusqu'aux plus oubliées de leurs fautes ou briller sans tache dans la splendeur de Dieu. Point de débats inutiles. L'âme se voit ; l'âme se juge. Fervente du Devoir elle monte vers cet idéal de sainteté qui l'a ravie. Fille de lumière, elle va se perdre dans la lumière infinie. Les autres... Ah, Messieurs ! Conscientes de leur juste valeur, les autres iront d'elles-mêmes où l'on jette les herbes sèches et le bois pourri.

O Père, je vous rends grâces de nous avoir révélé notre devoir, prodigué les moyens de le remplir et, selon le mot de votre apôtre, de nous avoir rendu capables « d'avoir part à l'héritage des saints, dans la lumière. *in partem sortis sanctorum, in lumine* » (1).

(1) Colossiens, 1, 12.

JEUDI SAINT

Le Modèle du Devoir

*Calicem quem dedit mihi Pater non
bibam illum?*

Le calice que mon Père m'a donné,
il se pourrait que je ne le boive pas ?

Jean, XVIII, 11.

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Telle est l'infirmité de notre nature : les idées les plus profondes, les vérités les plus assurées nous impressionnent moins que les réalités matérielles. Tout au moins ne nous émeuvent-elles fortement, que lorsqu'elles nous apparaissent traduites en images sensibles. Aussi, le maître intérieur qui nous dénonce le Devoir par la voix toute spirituelle de la conscience a-t-il voulu l'exprimer de manière plus appropriée à notre faiblesse. Parole immatérielle du Père, il s'est fait chair. Devenu de la sorte visible et palpable, il a vécu sous nos yeux pour nous apprendre à vivre. Avare de paroles, il nous a prodigué ses exemples.

Si la dévotion du Devoir a bien l'importance que nous lui avons assignée, la plus haute, nous devons la trouver à la place d'honneur en ce divin modèle.

Vous en jugerez, Messieurs.

Mais, pour le bien faire, il importe de distinguer dans la dévotion deux choses : l'une essentielle, la décision de la volonté, *devotio deliberationis*, l'autre accessoire, l'aisance de l'exécution, *devotio dispositionis*. Fréquemment on confond l'une et l'autre : on s'accuse de n'avoir pas de dévotion, lorsqu'on n'a point de goût à sa tâche, et l'on s'imagine en avoir, lorsqu'on la remplit avec facilité. De là des troubles de conscience regrettables, chez des âmes très méritantes, et des illusions lamentables, chez des natures plus bonasses que généreuses. En réalité, l'homme vaut uniquement par ce qui dépend de lui : sa volonté. Comme il lui faut plus d'énergie et d'amour où les répugnances sont plus vives, il se peut donc que la dévotion la plus parfaite se manifeste précisément au milieu des dégoûts les plus marqués.

Pour insister sur cette leçon capitale, nous étudierons, Messieurs, dans l'exemple du Sauveur, ces deux caractères de sa dévotion : l'un délibéré ou *dévotion d'élection*, l'autre indépendant de sa volonté humaine ou *dévotion de disposition*. Le premier nous montrera une âme tendue tout entière vers l'accomplissement du Devoir ; le second nous laissera voir les difficultés qu'elle eut à surmonter.

I. DÉVOTION D'ELECTION.

Pour apprécier les dispositions volontaires du Christ à l'égard du Devoir, examinons d'abord ses actes. Nous essaierons ensuite de remonter jusqu'au principe caché qui les explique.

Chacune des actions du Rédempteur avait été arrêtée, réglée de toute éternité dans les décrets divins. Un bon nombre d'entre elles avaient été annoncées par les prophètes. Jésus se trouvait donc en face d'un programme détaillé, qu'il avait à exécuter de point en point. Or, telle est bien, Messieurs, l'impression que donne son attitude. Avant d'agir, il semble consulter ce texte; puis il se met à exécuter sa tâche. « Je dois faire... Mon Père veut... Voici mon heure... » lui sont des expressions familières. Loin d'affirmer l'indépendance et la spontanéité de ses décisions, il tient à marquer qu'il agit exclusivement par ordre. « Je ne fais rien de moi-même, ira-t-il jusqu'à dire; *a meipso facio nihil*. Comme mon Père m'a dit de prêcher, je prêche et Celui qui m'a envoyé est avec moi, car son bon plaisir est ma règle constante; *quae placita sunt ei facio semper* (1). »

Ses disciples le trouvent assis près du puits de Jacob et s'étonnent qu'il ne songe pas à prendre quelque nourriture. « Ma nourriture, dit-il, c'est d'accomplir la volonté de mon Père et de parfaire son œuvre; *meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus* (2). » Qu'il enseigne ou qu'il prie, qu'il monte à Jérusalem, en plein cœur du pays juif, ou se retire un instant sur les territoires de Tyr et de Sidon, qu'il se dérobe à ses ennemis ou qu'il s'abandonne à leurs caprices, il ne fait rien qu'obéir. Dans la pleine prévision de ce qui va se produire, effrayé mais non ébranlé, il l'affirme expressément, à la dernière heure de sa vie : « Pour que le monde sache, dit-il, que j'aime mon Père et que je fais

(1) *Jean*, VIII, 29.

(2) *Jean*, IV, 34.

tout ce qu'il m'ordonne, levez-vous et allons ! » (1)
Puis il s'avance à la rencontre de Judas.

Mais j'ai tort de m'arrêter à cette dernière page de la vie du Christ. Les derniers gestes ne sont-ils pas ceux qu'on soigne le plus ?

— L'objection est futile, Messieurs, car l'on meurt d'ordinaire comme l'on a vécu. On n'improvise pas, à ce dernier instant, les actes ou les mots héroïques, quand l'âme ne s'est pas faite, dès longtemps, à la conduite des héros.

Toutefois, puisque vous voulez preuve plus convaincante, voici.

Avez-vous lu ce qu'a fait le Verbe de Dieu, depuis son Incarnation jusqu'à la trentième année de sa vie ? Cela tient en deux mots : « *Erat subditus* » (2). Rien qu'obéir. On ne sait rien de lui, sinon que, caché dans la famille obscure d'un pauvre charpentier, il était soumis à ses parents. D'œuvre éclatante, aucune. D'initiative, aucune. Enfant, il obéissait ; apprenti, il obéissait. « *Erat subditus.* »

Que faites-vous, Seigneur ! Que n'allez-vous enseigner les nations et leur apprendre avec autorité le Devoir, l'Honneur, l'Héroïsme ? — Non, Messieurs, c'est inutile. Des prêcheurs, des phrasiers, il n'en manque pas. Les pharisiens de tous les temps y suffisent. « Faites ce qu'ils vous disent, répond Jésus, tout ce qu'ils vous disent ; *omnia ergo quaecumque dixerint vobis servate et facite* ; évitez seulement de faire comme ils font ; *secundum opera vero eorum nolite facere* (3). »

Montrez-vous au moins, ô Divin Maître ; vivez

(1) *Jean*, XIV, 31.

(2) *Luc*, II, 51.

(3) *Matthieu*, XXIII, 3.

au grand jour; exhibez-vous! — Cela encore est superflu, Messieurs. Les poseurs font si peu défaut, que le Christ a cru nécessaire de nous mettre en garde contre cette engeance. « Ne soyez pas, dit-il, comme ces pharisiens qui font le bien pour être vus, *ut videantur ab hominibus* (1). »

Ah! Messieurs, on sait parler parmi nous; on sait poser; mais on ne sait plus *servir*, entendons bien, — non pas courber l'échine pour mendier un peu d'or, un peu de gloire, — non pas ramper, mais servir, c'est-à-dire se mettre à sa place et faire ce qu'on doit, — non pas se vendre, mais se donner à une grande cause, la défendre à ses frais, avec la seule joie de bien faire, ou plutôt de faire ce que Dieu veut, — s'user, dans le réduit perdu où ses intérêts nous réclament, uniquement pour que son règne arrive, celui du Vrai, celui du Beau, celui du Bien, — obéir vingt ans, trente ans, dans la perfection, uniquement parce que le Maître, le seul qui ait droit de faire courber devant lui une créature raisonnable et libre, l'a voulu, voilà ce que nous avons besoin d'apprendre. Pour nous l'enseigner sans pose ni phrase, le Verbe passe trente ans à faire des riens et l'Esprit-Saint, qui s'entend à tracer la physionomie des héros, a dessiné celle-ci comme en trois traits de burin. « En entrant dans le monde, voici, dit-il, sa première parole : « Père, les sacrifices d'animaux ne peuvent vous plaire; mais vous m'avez percé l'oreille en signe de servitude, comme à un esclave. Me voici. Je viens pour faire votre volonté (2). » — Au moment où il va sortir de ce monde, il le montre jetant un

(1) *Matthieu*, vi. 1-5.

(2) *Hébreux*, x, 5 sq. : *Psaume* xxxix, 7 sq.

dernier regard sur le programme prophétique de sa vie, constatant, comme avec un soulagement de conscience, qu'il l'a rempli : « *Consummatum est*; c'est fait (1) », puis se retirant, comme un bon serviteur, quand la nuit tombe et que sa tâche est accomplie. Entre ces deux termes, la naissance et la mort, pour remplir trente ans de vie, deux mots suffisent : « *Subditus erat*; il obéissait. »

Ces traits éloquents ne sont pas choisis au hasard, je pense.

Voilà le modèle.

Toutefois, cette esquisse est trop superficielle. Il nous faut entrer un peu dans l'âme du Sauveur et voir quels sentiments animaient ses actes.

Nous l'avons dit : il n'y a d'hommage agréable à Dieu que s'il est libre, — d'obéissance véritable, que si, de toute son énergie, on s'applique à vouloir ce que Dieu veut, — d'obéissance parfaite, que si l'on aime ce que Dieu commande, comme l'expression de son bon plaisir.

Les paroles que je viens de vous rapporter sont déjà singulièrement expressives : Celui qui déclare venir en ce monde « pour obéir » met évidemment le Devoir au premier plan de sa pensée. Mais quelques détails vous en convaincront mieux encore.

Voulez-vous savoir quelle est la règle de son estime ? — En pleine rue, une pauvre femme l'entend prêcher. « Oh, s'écrie-t-elle, bienheureuses les entrailles qui vous ont porté ! » — « Bien plus heureux, réplique le Sauveur, ceux qui connaissent les ordres de Dieu et qui les ac-

(1) *Jean*, XIX, 30.

complissent (1). » — C'est dire qu'à ses yeux on est plus grand par l'obéissance, que par la maternité divine elle-même.

Voulez-vous savoir quelle est la règle de ses affections ? — Pendant qu'il enseignait les humbles, on vient l'interrompre : « Votre mère et vos parents sont là qui vous attendent. — Ma mère et mes frères, dit-il, en montrant de la main l'auditoire docile qui l'écoutait, les voilà. Celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux est mon frère et ma mère (2). » C'est affirmer qu'il n'aime âme vivante, que dans la mesure où elle aime Dieu de cet amour irrécusable que prouve la fidélité au Devoir et que Marie elle-même ne serait pas la privilégiée de son cœur, si elle n'était la plus obéissante des créatures.

Dans la même pensée, quand son apôtre chéri, Pierre, par une pitié trop humaine, veut le détourner d'aller se livrer à ses ennemis : « Arrière Satan, lui répond-il indigné, tu n'entends rien aux choses de Dieu ! »

Voulez-vous connaître enfin à quel point cet amour de la volonté divine peut transformer, retourner les affections naturelles ? Ecoutez encore. Le même Pierre veut le défendre, au moment où on l'arrête. « Quoi, dit Jésus, le calice que mon Père me donne, je refuserais de le boire ? *Calicem quem dedit mihi Pater non bibam illum ?* (3) » L'étonnante parole ! Comme d'autres diraient : « Cette joie qu'il me destine, ce festin auquel il m'invite », si Dieu leur ménageait quelque bonne fortune, Jésus dit : « Cette lie que

(1) *Luc*, XI, 27-28.

(2) *Matthieu*, XII, 46 sq.

(3) *Matthieu*, XVI, 23.

mon Père me tend, ce supplice qu'il me prépare, ces coups que sa main me porte, je les repousserais ? Il est vrai que l'épreuve est affreuse ; mais je chercherais à m'y soustraire, quand un Père me l'a préparée ? *Calicem quem dedit mihi Pater non bibam illum ?* » (1)

Il semble vraiment que le fait d'avoir été ordonnée par un Père change la douleur en douleur.

C'est cela même, Messieurs. Il convient d'y insister.

Le principe de l'obéissance du Christ, celui qui inspire ses actes et commande ce retournement des affections naturelles, c'est la vision intuitive. Unie à la divinité, son âme perçoit directement dans la pensée de l'Eternel, ce que nous n'arrivons à connaître, nous, que par voie de raisonnement ou d'enseignement. Les injonctions de la loi naturelle et de la loi positive, le plan de la création et celui de l'Incarnation, l'âme de Jésus ne les déchiffre pas péniblement comme nous ; elle les lit en clair dans le sein de Dieu. Cette préférence qui lui a fait choisir pour le Messie la vie cachée de Nazareth, trois années de prédication laborieuse et, pour couronnement, les avanies du Golgotha, elle la voit dans le cœur de son Père. C'est là qu'est inscrit, pour ainsi dire, ce programme de vie qu'elle consulte à chaque instant. Comme elle lit dans ce texte tout ce qu'il lui faut faire, elle y lit d'un même regard pourquoi le faire, à savoir parce que les complaisances du Très-Haut éternellement l'ont préféré. Oh ! la

(1) *Jean*, XVIII, 11.

psychologie très simple que celle du Christ ! Une seule idée, le Devoir ; un seul amour, le Père. Ni caprice qui l'entraîne à droite ou à gauche, ni fièvre d'activité, souci de réputation, retours d'amour-propre... Une seule passion, en somme, qui sous deux noms ne constitue qu'une seule et même chose : la dévotion au Père identifiée, fondue avec la dévotion du Devoir. Voilà le modèle, Messieurs, et voilà son secret. Si vous voulez être après lui des hommes de Devoir, il faut, comme lui, garder votre intelligence tendue vers une pensée unique : « Cette tâche, ce détail de mon labeur est ce que Dieu a préféré pour moi de toute éternité » et remplir, comme lui, votre volonté d'un amour intense pour votre Père des cieux. Alors, vous ressouvenant de l'idéal contemplé dans la personne de Jésus, quand fondront sur vous ces épreuves terribles qui font frissonner la nature, maladies, ruine, perte encore plus douloureuse des êtres les plus chers, vous trouverez la force de vous soumettre après et avec Jésus. « *Calicem quem dedit mihi Pater non bibam illum ?* » Quand vous serez acculé à ces impasses où vous devrez opter entre la probité, la foi et la vie, entre des ruptures déchirantes et l'intégrité de vos mœurs, vous saurez choisir. « *Calicem non bibam ?* »

Dans ces minimes sacrifices qu'amènent vos devoirs de chaque jour, vous n'écoutez plus les suggestions de la légèreté et de la lâcheté : « *Dedit mihi Pater* » ; cette épreuve, c'est un père qui me l'impose... J'aurais honte vraiment de rapprocher ces mille riens des occasions héroïques que je viens de vous faire entrevoir, si ces menues obligations ne dériveraient pas exactement de la

même source, le Cœur de Dieu, et si par un autre apprentissage que celui des petites choses on pouvait se préparer aux grandes actions, ou plutôt si l'importance matérielle et le retentissement de nos actions dans le monde avait le moindre intérêt, pourvu qu'on puisse résumer toute notre vie, comme celle du Sauveur, en ces deux mots : « *Subditus erat* ; il a obéi. »

II. DÉVOTION DE DISPOSITION

L'explication que je viens de vous fournir, Messieurs, pourrait vous laisser croire que l'obéissance du Christ fut un enthousiasme soutenu, un élan sans résistance. Pour prévenir cette illusion, appliquons-nous à considérer en lui ce que nous avons nommé sa *dévotion de disposition*. Ce ne sera pas la partie la moins importante de notre entretien.

On rapporte qu'avant de s'élancer au fort de la bataille, comme il donnait ses ordres dans un poste périlleux, le maréchal de Turenne sentit un jour un frisson secouer ses membres. « Tu trembles, carcasse, dit-il, s'adressant à son corps ; tu tremblerais bien davantage, si tu savais où je vais te mener ! »

Vous semble-t-il, Messieurs, que cette peur instinctive fût d'un lâche ? N'estimerez-vous pas plutôt le courage de ce soldat, qui, n'étant pas de bronze après tout, comme son armure, trouvait cependant l'énergie de s'élancer au feu, comme si de rien n'était ?

Ainsi en va-t-il dans l'accomplissement du Devoir. La vertu ne consiste point à ne pas sentir la tentation, mais à n'y pas consentir, — l'obéis-

sance à ne pas éprouver de répugnances, mais à les surmonter.

De ces répugnances les unes sont la suite d'habitudes vicieuses. Ainsi les fautes répétées de paresse, d'intempérance ou d'impureté, rendent-elles plus ardue la pratique des vertus contraires. Au moment où la volonté se décide à réagir, comme il lui faut plus d'énergie pour les vaincre, sa victoire peut, à quelques égards, être plus méritoire; mais les efforts qu'elle doit faire accusent des lâchetés antérieures. Rien de tel n'a pu se rencontrer en Jésus.

D'autres difficultés proviennent simplement de ce que notre nature est sensible, prompte à la fatigue, limitée dans ses énergies. Celles-là, le Sauveur les a connues.

D'autres enfin peuvent naître de l'exquise perfection de l'individu, si elle aboutit à lui rendre plus odieuses actions, personnes ou choses dont s'accommoderait aisément la médiocrité commune. A cet égard, Jésus a connu des aversions que nulle âme ne ressentira jamais au même degré. Bref, voici surtout les épreuves qui contrariaient en lui très vivement cette dévotion délibérée ou d'élection que nous venons d'admirer : le dégoût de la vulgarité, la lassitude de la continuité, les écœurements de l'insuccès et de l'ingratitude.

On ne peut le nier, Messieurs, l'excellence de certaines occupations soutient le zèle. On a plus de goût à l'ouvrage, quand on doit s'appliquer à quelque travail relevé dont on comprend sans peine la haute portée. Au contraire, l'une des difficultés les plus grandes que nous rencontrons

tous, c'est de nous persuader que nos minimes obligations ont quelque importance, qu'elles correspondent vraiment à un désir de la Providence, puis, quand nous l'avons compris, c'est d'astreindre notre volonté au soin de tous ces détails. Ils sont, il est vrai, à la mesure de notre faiblesse ; mais ils présentent si peu d'attrait !

Or, dites-moi, la disproportion fut-elle jamais plus grande entre l'excellence de l'ouvrier et la banalité de l'œuvre ? — Par une dérision amère, semble-t-il, Dieu a cherché, pour y claquemurer son Fils bien-aimé, la bourgade la plus obscure, Nazareth, dont on disait par manière de proverbe : « Rien de bon peut-il sortir de là ? » — dans cette bourgade, l'atelier d'un charpentier ; — dans cet atelier, il lui réserve de façonner en sous-ordre les plus rudimentaires des charrues. Quel contraste entre les pensées que Jésus contemple constamment dans le sein du Père, la sublimité de son intelligence, les ressources débordantes qui sont en lui et ses occupations journalières ! Equarrir du bois, raboter, cheviller, ramasser des copeaux, servir les grossiers paysans qui forment la clientèle et s'endormir, le soir, harassé, avec la certitude d'avoir à reprendre le lendemain les mêmes œuvres d'art, pour le service des mêmes gens ! Quel enthousiasme, Messieurs, auriez-vous éprouvé pour pareil labeur ! Pour les Juifs, c'est un scandale, « *Judaeis quidem scandalum* », pour les païens une folie, « *Gentibus autem stultitia* (1) »... Et pour vous ? Et pour le Verbe de Dieu !

(1) I Corinthiens, 1, 23.

A ce dégoût de la vulgarité se joint bientôt la lassitude de la continuité. C'est l'épreuve des épreuves, celle qui suffit à remplacer toutes les autres. En effet, l'obligation de recommencer sans cesse la même tâche lui enlève toute nouveauté, partant tout charme : à la longue, la plus relevée devient odieuse. De plus, la continuité use lentement le courage. Tel, à l'aurore, battait l'enclume avec vigueur, qui trouve bientôt les marteaux trop lourds et le fer plus dur. En fait, ce sont les bras qui se font plus las. Ainsi en va-t-il de toutes nos énergies. En même temps, l'inutilité apparente de nos efforts amène peu à peu le découragement ; les plus généreux en viennent à dire : « Cela ne sert à rien » ou : « Il n'y a rien à faire ! »

Qui a connu cette épreuve, Messieurs, comme Jésus, rivé à son établi par la volonté de son Père, durant trente ans ! Après n'avoir rien fait, comme les autres enfants, jusqu'à l'éveil normal de ses forces, il fait des riens jusqu'à l'âge d'homme, quand tout était à faire et quand il se sentait de taille à transformer le monde !

Quand il aura licence de commencer sa vie publique, il connaîtra encore quelque chose de ce tourment : enfermé dans sa Palestine, noyé dans cette foule de paysans, il lui faudra répéter sans cesse l'A, B, C, de l'Evangile et catéchiser jusqu'au rabâchage ces cœurs juifs, fermés aux choses de Dieu.

Un peu de variété n'entre dans sa vie, que pour faire place aux écoëurements les plus pénibles.

Ecoëurement en présence de la malignité : les scribes l'épient, le tentent, le calomnient, à tel

point que, sûr d'être mû par un zèle très pur, il leur crie sa colère en des anathèmes terribles.

Ecœurement à la vue de ce peuple charnel, qui le cherche pour obtenir de lui le pain du corps, pour faire guérir ses entorses, ses scrofules, ses purulences, au lieu de lui demander le pain de l'âme et la révélation du Père, peuple intéressé, qui lui accorde ses faveurs dans le seul espoir de le voir subjuguier au profit d'Israël toutes les nations de la terre. « O génération incrédule et perverse, s'écrie-t-il, pour nous faire comprendre cette souffrance, combien de temps resterai-je avec vous et combien de temps vous souffrirai-je encore ! (1) »

Ecœurement au contact quotidien de ses disciples : tirés de la même masse, ils en ont tous les défauts ; lourds, lents à croire, soucieux d'intérêts matériels, rêvant des premières places, se disputant les préséances, bref choisis précisément pour que la force de Dieu apparaisse mieux au travers de leur faiblesse, mais faits pour décourager le maître qui doit les former. « Eh quoi, doit-il leur dire, êtes-vous donc, vous aussi, sans intelligence ! *Adhuc et vos sine intellectu estis !* (2) »

Je vous laisse à penser si le Christ dut éprouver un attrait plus vif pour ce ministère que pour ses occupations premières. Plus il avançait, plus il se rendait compte de deux vérités désolantes : l'inutilité de ses efforts et l'ingratitude qui devait les récompenser...

Ce dégoût qui monte, pendant trois ans, jour par jour, arrive à son comble, comme on devait

(1) *Matthieu*, xvii, 16.

(2) *Matthieu*, xv, 16.

s'y attendre, au moment où Dieu demande à son fidèle serviteur le suprême sacrifice d'accepter la mort pour cette engeance. Il ne lui dissimule pas quelle elle doit être, comme à ces victimes à qui, par pitié, on bande les yeux. Il la lui révèle au contraire avec toutes ses horreurs : contact impur de la populace, de la soldatesque, de la valetaille, ignominies du prétoire, opprobres de la rue, flagellation, couronnement d'épines, mort et mort sur la croix. Le Sauveur frémit. Il l'avoue à ses intimes : « Mon âme est triste à mourir (1). » Qu'il écoute, à pareil instant, les suggestions du monde et de la chair, c'est la révolte certaine : « Non, je ne puis pas ! Je ne veux pas ! » Aussi, Messieurs, ne les écouterait-il pas et, par un premier acte de courage, il s'enfonce dans la solitude pour y chercher Dieu.

Quel tête à tête !

Vous vous attendez peut-être à entendre Jésus répéter comme certains saints : « Encore plus, Seigneur ! Encore plus ! » Hélas ! cela lui est bien impossible. Du premier coup, le Souverain Juge a jeté sur ses épaules tout ce qu'il peut porter de souffrances. Que dis-je ? Le fardeau l'écrase. Il tombe la face contre terre. De ce corps broyé s'échappe, comme un râle d'agonie, une prière lamentable. Il invoque l'Amour infini : « *Pater, Père, Père, c'est un fils qui vous implore* ». Il en appelle à la Toute-Puissance : « *Omnia tibi possibilia sunt. Vous qui pouvez tout !* » Il le supplie de changer ses décrets : « Non, pas cela ! *Transfer calicem hunc a me.* » (2) C'est tout juste si, du bout des lèvres, à ce qu'il semble, il en arrive

(1) *Matthieu*, xxvi, 38 ; *Marc*, xiv, 34.

(2) *Marc*, xiv, 36.

à ajouter cette réserve : « Cependant qu'il soit fait non comme je veux, mais comme il vous plaît. *Sed non quod ego volo, sed quod tu* (1). » Incapable d'en faire davantage, il reste là deux mortelles heures, redisant sans cesse la même parole, comme si, à force de la redire, il espérait se pénétrer enfin de la résignation qu'elle exprime : « *Non quod ego volo, sed quod tu*. Qu'il soit fait non comme je veux, mais comme il vous plaît. »

Qu'il fait bon contempler cet affreux spectacle !

N'allez pas en effet accuser le Christ de faiblesse. Dieu avait fait l'épreuve juste à sa mesure. Il l'avait poussée tellement jusqu'aux extrêmes limites de la rigueur, qu'il ne se peut imaginer rien de plus douloureux. Mais précisément, parce que tout son être la repousse avec épouvante, si Jésus se résigne à la subir, aucun doute n'est possible : cet acte n'est pas le fruit de ses dispositions naturelles ou d'une dévotion sensible toujours suspecte ; sa volonté s'est vidée d'elle-même, ou plutôt, par un effort terrible, à faire suer le sang, elle s'est conformée tout entière à la volonté du Très-Haut, uniquement parce que tel était son bon plaisir. Ce *fiat* dégoûté, écoeuré est celui qui a sauvé le monde. Dieu a voulu qu'il en fût ainsi, pour nous apprendre que la dévotion n'est pas affaire de sentiment, mais de volonté, et qu'elle n'est jamais si parfaite, qu'à l'heure où l'on se soumet à ses ordres malgré les répugnances les plus vives, uniquement parce qu'il le veut : « *Non quod ego volo, sed quod tu*. »

Messieurs, quand vous sentirez votre cœur mol-

(1) *Marc*, XIV, 36; *Mathieu*, XXVI, 39; *Luc*, XXII, 42.

lir dans votre poitrine, parce que malgré votre dévouement, on ne vous estime pas, on ne vous paie point de retour, on ne vous sait pas gré d'être du petit nombre de ceux qui font tout leur devoir, plus que leur devoir, revenez à Gethsémani. Demandez-vous si vous avez encore égalé votre modèle. « *Nondum usque ad sanguinem restitistis* » (1).

Ou bien, si vous gémissiez, à certaines heures, de n'éprouver aucun attrait, mais de sentir au contraire la lassitude des recommencements sans fin, la nausée que donnent le sentiment de l'inutilité et la prévision de l'ingratitude, rappelez-vous encore l'Agonie du Jardin. Dieu ne demande pas le goût, mais l'obéissance, l'enthousiasme qui supprime la peine, mais la résignation qui l'accepte, quelle qu'elle soit. Répétez, s'il le faut, jusqu'à satiété, les paroles du Christ, pour que peu à peu elles passent de vos lèvres dans votre cœur : « *Non mea voluntas, sed tua fiat... Non quod ego volo, sed quod tū...* » et recevez après lui, de la main du Père, la part de son calice qui vous a été réservée.

CONCLUSION.

Vous le voyez, Messieurs, sous le nom de dévotion, on classe deux choses fort distinctes : la ferveur délibérée de la volonté et les ferveurs instinctives, qui ne sont pas en notre pouvoir, — la *dévotion d'élection*, tout entière dans la promptitude et l'énergie réfléchie de l'effort, et la *dévotion de disposition*, qui facilite l'action, si

(1) *Hébreux*, XII, 4.

elle est présente, et la laisse plus méritoire, si elle fait défaut.

La dévotion du Devoir bien comprise ne demande donc de vous que ce qui dépend de vous, à savoir les décisions viriles de la volonté. Le reste est affaire de tempérament, d'impression, comme le chaud et le froid : cela ne mérite pas de vous arrêter. Servez-vous des attraits naturels, si vous les ressentez ; mais prévoyez qu'ils passeront et ne vous attristez pas, s'ils viennent à vous manquer. Ne soyez pas comme les enfants, dont la piété varie avec la moiteur de la température ou la couleur du ciel, mais des hommes de conviction et de résolution.

Avec Jésus, mettez au premier rang de vos pensées l'amour de la volonté divine et ambitionnez de pouvoir, en quittant le monde, reprendre à votre compte le mot du parfait serviteur : « *Consummatum est* ; ma tâche est faite, bien faite ; tout est consommé. »

Toutes les autres dévotions sont utiles et louables dans la mesure où elles vous conduisent à ce terme, fausses et dangereuses, si elles vous font prendre le change, comme si, par des soupirs, de belles phrases, ou n'importe quelles œuvres de libre choix, on pouvait satisfaire un maître dont les droits sont imprescriptibles et les ordres formels, ou encore comme si l'on pouvait se dispenser d'obéir à Dieu, en payant la dîme à ses saints !

Ce que nous avons dit durant ces quatre jours, je l'espère, vous empêchera de donner dans cette erreur.

Si vous désirez encore quelque argument qui

résume ces diverses leçons et achève votre conviction, le voici.

Quand Jahvé, par la bouche du prophète Isaïe, annonça la venue prochaine du Messie, savez-vous quel nom il lui donna ? — « Mon serviteur » (1), c'est-à-dire le type idéal de l'obéissance.

Après le Christ évidemment, nulle créature n'a pu répondre aux préférences divines comme celle que la grâce avait préparée à devenir la mère du Verbe incarné. Ecoutez donc le premier mot qu'elle prononça, en entrant sur la scène de l'histoire : « *Ecce ancilla Domini*; je suis la servante du Seigneur » (2).

Serviteur, servante, entre le Fils et la mère la correspondance est parfaite.

Pour en souligner la portée, Jésus a pris soin de dire, vous l'avez vu, que Marie était plus grande à ses yeux, plus chère à son cœur, par son obéissance que par sa maternité. « *Quinimmo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud!* » (3)

Que pourrais-je ajouter de plus éloquent, Messieurs, pour vous recommander la dévotion du Devoir ?

Que ce soit la vôtre à jamais !

(1) « Voici mon serviteur, je le soutiendrai; mon élu en qui j'ai mis mes complaisances » ; *Isaïe*, XLII, 1 sq.

(2) *Luc*, I, 38.

(3) *Luc*, XI, 28

VENDREDI SAINT

L'Agneau de Dieu : l'Expiation

*Ecce Agnus Dei; ecce qui tollit
peccata mundi.*

Voici l'Agneau de Dieu; voici
celui qui efface les péchés du
monde.

Jean, I, 29.

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

L'agneau de Dieu !

Que de pensées apaisantes ce nom éveille en
nos âmes ! Innocence, douceur, patience...

Mais aussi que de douloureux souvenirs !

Autrefois, aux premières lueurs du jour et aux
dernières heures du soir, les prêtres de Jérusalem
immolaient un agneau.

Touchante coïncidence ! La victime de la Nou-
velle Alliance vient au monde à Bethléem, dans
cette vallée même où l'on élevait les troupeaux
destinés aux sacrifices du temple. Les bergers qui
sont venus le saluer ignoraient qu'il allait rendre
leurs soins inutiles. Lui le savait. Nouveau-né, il
sourit dans une crèche. Qu'il est doux et pur
l'Agneau de Dieu !

Trente ans plus tard, il commence sa prédica-
tion. Rien ne le distingue encore de la foule que
le rayonnement de sa mansuétude. Jean-Baptiste

le reconnaît et le montre à ses disciples. Comme si tout le sang versé jusqu'alors l'avait été en pure perte : « Regardez, leur dit-il, le voici l'Agneau de Dieu ! Voici celui qui efface les péchés du monde ! »

Trois années après, l'heure de l'immolation a sonné. Ne craignez pas qu'il se démente. Il ne résistera pas plus que ne se débat la brebis conduite à l'autel. Le Père l'a voulu ; il sera obéi. « *Sicut ovis ad occisionem ducetur.* » (1)

Le Père l'a voulu. Voilà peut-être qui vous scandalise. L'Eternel a donc besoin de sang ! « Quel Père, a dit Voltaire ! Pour pardonner à des coupables, il frappe un fils innocent ! » Non, Messieurs ; Dieu ne se complaît en aucune souffrance. Plus que toute autre, celle du juste, celle de son Fils surtout provoque sa pitié. Mais il y a sur terre une chose abominable : le péché, — une chose plus abominable encore : l'insouciance du péché, — pour ne rien dire de cette autre, heureusement plus rare : l'orgueil du péché.

Des gens qui ont manqué à leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers eux-mêmes, portent allégrement le souvenir de leurs méfaits. Une tache sur leur vêtement leur fait honte ; mais les souillures qui s'accumulent dans leur âme ne se voient pas : ils n'en ont cure.

D'autres regrettent leurs fautes, mais songent à peine à les expier. La moindre épreuve qui les atteint leur paraît une injustice du ciel.

Il était donc indispensable qu'un exemple saisissant nous ouvrît les yeux. Or, si le Christ se fût contenté de verser une seule larme, de prononcer

(1) *Isaïe*, LIII, 7 ; *Actes* VIII, 32.

en notre nom une seule parole de repentir, bien que nos offenses eussent été de la sorte surabondamment réparées, nous n'aurions certes compris ni leur malice, ni le châtiment qu'elles méritaient, ni la manière de le supporter. Pour que la leçon nous fût vraiment profitable, il fallait qu'elle fût imposée à nos sens, gravée en quelque sorte en traits de sang. Le drame du Golgotha, ce n'est donc pas la cruauté de Dieu qui l'a rendu nécessaire, c'est notre inintelligence et notre insensibilité.

Pour compléter notre retraite pascalle, insistons ce soir sur cet aspect unique de la Passion : *l'expiation de nos infidélités au Devoir ou du péché*. En voyant pourquoi et comment Jésus a souffert, nous apprendrons pour notre part comment réparer.

Les trois phases de son sacrifice, — à Gethsémani, devant son Père, — à Jérusalem, devant ses juges, — au Calvaire enfin, — nous permettront de discerner trois caractères ou degrés de perfection : au Jardin des Oliviers, il accepte l'épreuve, *en esprit d'expiation* ; — devant les tribunaux, il la supporte *en silence*, — jusqu'à son dernier soupir, *avec constance*.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous ! Et vous, sa Mère, qui l'avez nourri, élevé, pour l'offrir un jour sur l'autel de la Croix, priez pour nous !

I. A GETHSÉMANI : LA RÉSIGNATION, EN ESPRIT D'EXPIATION.

Les souffrances atroces de ses derniers jours, Jésus les avait prévues, désirées même, parce

qu'elles constituaient la phase décisive de sa mission. Parlant d'elles, il avait dit à ses disciples : « Il est un baptême dont je dois être baptisé. Quelle angoisse jusqu'à ce qu'il soit accompli ! *Quomodo coarctor usquedum perficiatur !* » (1) Toutefois, comme si, même pour lui, c'était autre chose de concevoir des résolutions généreuses et de les exécuter, d'entrevoir l'épreuve de loin et de la sentir fondre sur lui, à peine s'est-il engagé, après la Cène, sous l'ombre épaisse des oliviers, qu'un effroi indicible s'empare de lui ; un dégoût presque insurmontable lui soulève le cœur. « Mon âme, dit-il, est triste à mourir (2). »

Essayons, Messieurs, d'en comprendre les motifs.

Pour que le sacrifice de la Croix abolît sans retour les rites formalistes du passé, il fallait d'abord que la victime expiatoire connût toutes les fautes qu'elle devait réparer.

Le Christ les connaît. Depuis le premier instant de son existence, la science infinie du Verbe les lui a révélées. Plus distinctement que je ne vous vois du haut de cette chaire, il les perçoit et les discerne en chacun de vous avec le degré exact de leur malice, qui se dérobe à mes yeux.

C'est peu qu'il les connaisse. Pour réparer l'insouciance et la jactance dont nous parlions à l'instant, il faut qu'il en ait honte, car toutes lui sont imputées ; il doit en répondre. Plus vous avez échappé, Messieurs, aux faiblesses communes, mieux vous pressentez quelle rougeur couvrirait votre front, si vous étiez accusé devant un public d'élite de désordres que vous abhorrez. Eh bien,

(1) *Luc*, xii, 50.

(2) *Matthieu*, xxvi, 38 ; *Marc*, xiv, 34.

cette humiliation nul ne l'a ressentie comme l'Homme-Dieu. L'Innocence même, il se voit, en ce moment, identifié en quelque sorte avec le péché. « *Eum qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit* (1) ». Chargé de cette fange qui adhère à sa chair, il est là, seul à seul, en présence de la sainteté infinie. Seul sous le regard de son Père ! N'y a-t-il pas de quoi mourir de dégoût et de confusion !

Mais le désordre du péché, nous l'avons vu, n'est pas seulement de dégrader notre nature ; c'est surtout d'offenser le Maître qui nous l'a confiée, en nous prescrivant de respecter en nous sa propre image et de lui faire hommage de ses dons. La désobéissance aux ordres divins est une injustice et une ingratitude. Voilà surtout ce que le Rédempteur devait réparer. Il le fait, Messieurs, et comme nul autre que lui ne l'aurait pu faire, faute de posséder comme lui ce qu'il tenait de son union avec le Verbe, à savoir, le sens infini de la justice et le sens infini de l'amour. Lorsque de ses entrailles jaillit ce cri déchirant : « Pardon, Père ! Pardon ! », l'idéal du repentir se trouve réalisé, parce que le péché se trouve haï et le législateur suprême aimé autant qu'ils doivent l'être. Cette fois du moins, l'hommage est égal à l'injure ; les torts passés sont effacés.

— Pas encore, Messieurs ! Nous l'oublions trop aisément. Quand nous venons à résipiscence, nous renonçons seulement à aggraver nos dettes ; nous rentrons dans l'ordre ; mais il reste qu'un désordre a été commis, que toujours nous aurions dû vivre comme nous recommençons à vivre.

(1) II *Corinthiens*, v, 21.

Mû par le repentir, un homme vient trouver celui qu'il a lésé dans sa réputation ou dans ses biens. « Je regrette sincèrement mes torts, lui déclare-t-il; soyez-en sûr, jamais plus je n'agirai de la sorte! » Est-ce assez, dites-moi, pour qu'il obtienne miséricorde? — Non certes! Il faut encore qu'il remette les choses en état, en restituant l'argent ou l'honneur qu'il a ravis. Il faut de plus qu'il compense les ennuis et les peines qu'il a causés. Lorsqu'il l'aura fait, il demeure encore passible d'un châtiment pour avoir violé la justice. Il en va de même à l'égard de Dieu.

Comme il importait de nous en convaincre, la peine fut cette fois d'une rigueur exceptionnelle.

De vrai, en la voyant toute proche, dans la grotte du jardin, Jésus frémit. « Non pas cela! Père, Père, gémit-il, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi! (1) » — Reculer, demander grâce, lui, la générosité même! Quelle épouvante une telle prière nous laisse deviner!

Gardons-nous de croire, toutefois, que cet effroi fût causé par la seule appréhension de la flagellation, du crucifiement, des brutalités de toutes sortes qu'on devait exercer sur lui. Les souffrances physiques ne sont que la moindre part de son supplice. Combien plus pénibles les humiliations, les abandons et les reniements! Combien plus terrible la honte de se sentir chargé de toute la boue qui a souillé l'humanité, le regret des offenses qu'elle a accumulées, depuis les premiers jours du monde, et cette colère du Souverain Juge qu'il sent peser sur lui et sur nous!

Tout cela à la fois! C'en est trop. Ses forces le

(1) *Matthieu*, XXVI, 39; *Marc*, XIV, 36; *Luc*, XXII, 42.

trahissent. Il tombe la face contre terre et durant deux heures répète sa prière lamentable : « Père, s'il est possible, épargnez-moi ! »

Hier soir, déjà, Messieurs, nous avons contemplé cette agonie. Nous avons compris le sens et le prix de la protestation qui l'accompagne : « Cependant que votre volonté se fasse et non la mienne ». Jamais, jamais obéissance ne fut aussi méritoire, parce que jamais répugnances ne furent aussi vives, jamais épreuve poussée de la sorte jusqu'aux extrêmes limites.

Jésus est là, étendu à terre, et dans son rôle répète son *fiat* désolé : « Oui, même cela, Père, si vous voulez ! »

Puisqu'il accepte de souffrir à notre place, approchons-nous.

Au temple de Jérusalem, avant de donner à la victime le coup fatal, les prêtres, comme pour la charger des iniquités du peuple, lui imposaient les mains. Nous-mêmes, chaque jour, au moment le plus solennel du sacrifice, avant la consécration qui constitue le Christ présent sur l'autel en état d'immolation, nous répétons encore le même geste. Faites de même, Messieurs.

Venez, même si vous n'avez pas la foi. Qui que vous soyez, ne vous souvient-il pas de certaines heures où vous avez oublié votre devoir ? Légères ou graves, n'avez-vous pas certaines faiblesses à vous reprocher ? — Oh ! ne dites pas non ! Vous ne le diriez pas toujours. Tôt ou tard, la voix du remords résonnera dans votre conscience et qui donc alors trouverez-vous pour demander grâce ? L'un des vôtres s'écriait au soir de sa vie : « J'ai crié mon péché aux vents du ciel, aux abîmes de la terre, et je ne sais pas si je suis pardonné ! »

Epargnez-vous ces angoisses terribles ! Suppliez au moins cet innocent d'intercéder, d'expier pour vous. Ne serait-il qu'un homme, jamais homme n'a été plus pur, donc plus digne de présenter au ciel le repentir de ses frères.

Venez aussi, vous qui reconnaissez en lui le Fils de Dieu. Oui, les bourreaux que nous allons voir à l'œuvre, Anne, Caïphe, Pilate, Hérode, les pharisiens, ont leur responsabilité ; mais avaient-ils reçu les lumières et les grâces qui vous ont été prodiguées ? Ils ne savaient pas au juste ce qu'ils faisaient. Pouviez-vous l'ignorer, vous ? Jetez donc vos péchés sur cette victime pantelante. Le geste vous répugne peut-être. Ce n'est qu'un symbole, Messieurs. La réalité seule est affreuse, le fait d'avoir, par des désobéissances réitérées, appelé sur le Christ le châtiment qui l'écrase. Par pitié pour vous-mêmes, n'hésitez pas ! Imposez-lui les mains !

Et je viendrai aussi, Seigneur, pour que vous ne me frappiez pas dans mon orgueil, si je condamnerais les autres sans m'accuser moi-même : je verserai sur votre tête mon fardeau d'iniquités.

Unis dans le repentir comme nous l'avons été dans nos égarements, tous, Messieurs, tous nous formulerons cette prière ardente : « Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, dites pour nous ce que jamais nous n'avons dit d'une âme assez contrite et assez aimante, faute de comprendre comme vous l'obéissance, l'amour que mérite notre Créateur et la malice de nos offenses : « Pardon, Père ! Pardon ! » Ajoutons ensemble : « Avec votre grâce, nous accepterons les minimas épreuves qui nous seront réservées. »

Vous vous en rendez compte, en effet, Mes-

sieurs. Charger le Sauveur de nos péchés ne servirait de rien, si nous ne nous efforcions de modeler nos sentiments sur les siens, en détestant l'injure que nous avons faite à Dieu et en acceptant, selon l'occurrence, notre part d'un châtiment bien mérité. Toute autre conduite ne serait qu'une attristante comédie ! Laissez-moi vous en croire incapables et reporter vos yeux sur Jésus.

Regardez ce beau geste. Il agonise ; mais il sait que, dans l'ombre, la troupe infâme approche. Il rassemble donc ses forces, se relève et va réveiller ses disciples : « Levez-vous, leur dit-il, allons à leur rencontre ! *Surgite ; eamus !* » (1) Il est trop fier pour vouloir donner à ses bourreaux le spectacle de sa faiblesse, trop généreux pour ne pas aller au-devant du supplice, dès qu'il a compris les décrets irrévocables qui l'imposent et l'instant précis qu'ils ont fixé.

Ses ennemis ont des gourdins et des armes. Bien plus, ils ont réquisitionné la force armée. « Il y a là, dit l'Evangile, une cohorte entière. » Songez donc : si l'Agneau de Dieu allait se défendre ! — Il ne se défendra pas. Un dernier effort pour essayer de convertir l'âme du traître : « Mon ami, pour quelle besogne tu viens ici ! *Amice, ad quid venisti !* Judas, c'est par un baiser que tu me trahis ! » (2) — une dernière parole, pour couvrir ses disciples : « *Sinite hos abire !* Laissez-les se retirer ! » (3) — c'est tout ; il se laisse garrotter.

Voilà la première leçon qui se dégage pour nous : l'acceptation de l'épreuve, en esprit d'expiation.

(1) *Matthieu*, XXVI, 46.

(2) *Matthieu*, XXVI, 48.

(3) *Jean*, XVIII, 8.

II. LE SILENCE.

D'un pas allègre, les valets et les soldats descendent la pente des Oliviers. Par delà le Cédron, leurs rires joyeux vont dire aux hypocrites qui attendent aux portes d'Ophel et dans les parvis du temple le haut fait d'armes de la soirée : « Nous le tenons ! »

A ce signal, les vampires se rassemblent : le procès va commencer.

Pour montrer au vif jusqu'où peut aller la scélératesse de l'homme, Dieu avait résolu de remettre le jugement de son Fils au péché lui-même. Quelle indigne parodie de la justice ! Toutes les formes légales seront observées ; mais la sentence est rendue d'avance. Omettons cet aspect odieux du drame, pour considérer encore l'exemple qui nous est donné.

Il se résume en un mot, Messieurs : le silence.

Le silence, que nous sommes peu faits à le pratiquer !

Dès que l'adversité nous effleure, nous multiplions nos récriminations. Nous nous vengeons des hommes par la langue, l'arme traîtresse des faibles et des lâches. Nous nous plaignons du ciel. Il arrive que des personnes, joignant à l'aveu de leurs fautes le récit de leurs souffrances, concluent par des paroles comme celles-ci : « Qu'ai-je fait à Dieu pour qu'il me traite de la sorte ? » — Ce que vous avez fait, mon fils, ne venez-vous pas de le dire ? Bien sûr, toute épreuve n'est pas châtiment ; mais avec quelle patience ne devez-vous pas supporter celle qui se présente, si prolongée qu'elle puisse être et quelle qu'en

soit la cause, si vous avez conscience d'avoir manqué au devoir, en matière grave, ne fût-ce qu'une seule fois ? La dette éternelle vous a été remise, soit ; mais il vous reste à expier encore. Soumettez-vous humblement ; taisez-vous. Le Christ s'était chargé de vos fautes ; il avait accepté de les réparer ; voyez comme il s'est tu.

Vers une heure du matin, on le conduit chez Anne, vers deux heures, chez le grand prêtre Caïphe, vers six heures devant le grand conseil du sanhédrin. On le traite de séditieux et d'imposteur. On cite de faux témoins, qui ne s'accordent même pas entre eux...

Sans faire appel à sa toute-puissance, en usant seulement de sa science infinie, qu'il lui eût été facile de se défendre ! Naguère, quand on lui avait amené, pour qu'il la condamnât à être lapidée, une femme surprise en flagrant délit d'adultère, il s'était contenté de répondre : « Que celui d'entre vous qui n'a pas péché lui jette la première pierre ! » Comme son doigt traçait sur le sable quelques signes propres sans doute à leur rappeler leurs débauches secrètes, scribes et pharisiens, sans mot dire, avaient quitté la place (1). De même manière, à l'heure présente, en commençant par le grand pontife, il pourrait ou confondre ses juges, ou leur faire entendre qu'un mot de leur part appellerait les plus humiliantes révélations. A brève échéance, la salle se serait vidée. Mais c'est en coupable qu'il veut agir pour l'instant. Il se tait et répond seulement lorsqu'on l'adjure, au nom du Dieu vivant, de déclarer s'il est le Christ. « Je le suis, dit-il avec calme. »

(1) *Jean*, VIII, 3-11.

Comme ce n'est là qu'une partie de la vérité, il ajoute, affirmant son égalité avec le Père : « Vous verrez quelque jour le Fils de l'homme assis à la droite du Tout-Puissant venir à vous environné des nuées du ciel (1). » On crie au blasphème. Il ne rétracte rien, n'ajoute rien.

Vers sept heures, on l'amène devant le représentant de Rome. Des cris passionnés l'accusent de refuser l'impôt réclamé par César, de se faire passer pour roi. « N'entendez-vous pas, lui dit Ponce-Pilate, quels crimes on vous reproche ? » (2) — Il entend ; mais il juge inutile de se disculper : dès longtemps ces griefs auraient été signalés à l'autorité, s'ils avaient été fondés ; leur incohérence suffit à les réfuter.

Le procureur comprend de quelle iniquité on veut le rendre complice. Pour se débarrasser d'un cas gênant, il envoie l'inculpé à son rival.

Hérode se réjouissait de voir arriver un thaumaturge ; il trouve devant lui un muet. Il discourt ; il plaisante ; ses courtisans raillent. Le rire est d'ordinaire plus dur à supporter que les fouets. Jésus le supporte sans desserrer les lèvres et se laisse couvrir de la robe des fous.

On le ramène devant Pilate. Convaincu de son innocence, cet homme tente de le sauver. Un assassin se trouvait sous les verrous. Il le fait venir et le présente au peuple avec Jésus. « C'est l'usage, dit-il, que je relâche un criminel à l'occasion de la Pâque. Lequel voulez-vous que je délivre, Jésus ou Barabbas ? » Une clameur furieuse lui répond : Barabbas !

Un dernier stratagème vient à sa pensée. Pour

(1) *Marc*, XIV, 62 ; *Matthieu*, XXVI, 64 ; *Luc*, XXII, 69-70.

(2) *Matthieu*, XXVII, 13 ; *Marc*, XV, 4.

attirer sur le Christ quelque pitié, il le fait flageller. Quelques instants plus tard, on le lui présente couvert de sang, un lambeau de pourpre sur les épaules, une couronne d'épines sur la tête. La soldatesque a bien fait les choses ! Tant mieux ! En le voyant dans cet état, le peuple sans doute s'apaisera. De nouveau, le procureur le montre à la foule. « Tenez, dit-il, le voilà. *Ecce homo*. Je l'ai châtié ; mais de cause de mort je n'en trouve aucune. *Nullam invenio in eo causam* (1). » Il attend.

Ah, Messieurs, quelle scène affreuse et splendide à la fois !

Sur le perron du prétoire, Barabbas, dont la face brutale s'illumine d'un sourire, en voyant poindre l'espoir d'une délivrance imméritée ; — près de lui, Jésus, sur qui se concentrent en ce moment l'admiration des cieux et la fureur de la populace : pas un frémissement de colère, pas un sourire de dédain, pas un signe de crainte ; il prie ; — à son côté, le procureur hésitant ; — battant les degrés, cette houle humaine, dont les mugissements deviennent plus féroces, à chaque effort tenté pour lui disputer sa proie.

Des premières vagues comme des derniers remous, là-bas dans les ruelles, ne montent que des cris de mort : « *Tolle, crucifige !* » Pilate n'en peut croire ses oreilles. S'il a remis le verdict au suffrage du peuple, c'est que des subalternes lui ont appris de quel crédit jouissait le Galiléen, combien de gens se disaient guéris par ses mains, quels hosannas enthousiastes, huit jours auparavant, avaient salué son entrée dans Jérusalem.

(1) *Jean*, XVIII, 38.

saalem. A n'en pas douter, ces miraculés, ses disciples vont intervenir. Si nul d'entre eux, tout à l'heure, n'a osé pénétrer dans le palais, pour crier aux calomniateurs, lorsqu'ils l'accusaient de refuser l'impôt à César : « Tu mens ! », lorsqu'ils lui prêtaient l'intention de se faire roi : « Tu mens ! », à présent du moins, sur la grand'place, au cri de leurs rivaux, « Barabbas ! », ils vont opposer le leur, « Jésus ! Jésus ! » On leur en donne le droit ; on leur en offre l'occasion ; Pilate va jusqu'à dire : « Pour moi, je ne le vois pas coupable ! » Amis, amis du Christ, où êtes-vous donc ! Que pourraient obtenir ces forcenés, si maintenant, quand le procureur promène une dernière fois les yeux autour de lui, attendant une protestation qui secoure sa faiblesse, il se levait pour prendre la défense de l'innocent le dixième des partisans qu'il compte dans la ville sainte. Amis de Jésus, le nombre vous l'avez ; l'occasion vous est offerte. Parlez donc ! — Vain espoir ! Une chose leur manque, hélas : le courage ; on serait tenté de dire : le sérieux dans l'affection. Judas l'a trahi ; Pierre l'a renié ; les apôtres ont fui ; tous se cachent et le procureur ne perçoit que des clameurs de haine : « A mort ! A mort ! La croix ! » Il tremble ; il cède : « Prenez-le. Crucifiez-le. Je m'en lave les mains ! » L'iniquité est consommée. A qui la faute !

Jésus contemple cette scène destinée à se répéter plus d'une fois dans la suite des temps.

A la seule prévision de ces outrages et de ces abandons, au jardin des Oliviers, une sueur de sang s'est répandue sur son corps ; cependant, du début à la fin de son procès, par un effort hé-

roïque, il a dominé sa frayeur, contenu son indignation : il s'est tu.

Pas un mot pour sa défense : lui-même s'est condamné.

Pas un mot de vengeance ; il voit dans ses bourreaux les serviteurs inconscients de son Père ; en déclarant devant le sanhédrin sa dignité souveraine, il a même évité la protestation ordinaire des innocents : « Dieu jugera mes juges ! » et cet avertissement que seul il était en droit de formuler : « Un jour viendra où je vous jugerai à mon tour ! »

À l'égard de ses amis, pas un mot de reproche : des paroles risqueraient d'être trop dures ; mieux vaut, pense-t-il, l'excès de la mansuétude et de l'amour ; plus tard, ils comprendront.

Tout ce qu'il se permet, c'est un regard, si pénétré d'affection et de tristesse qu'il suffit à convertir un renégat.

Dès l'aube en effet, Pierre, le chef des apôtres, l'a renié trois fois. Après l'interrogatoire de Caïphe, Jésus le croise, en sortant. Ses yeux s'arrêtent sur lui. Le malheureux baisse la tête et fond en larmes... Qu'auriez-vous fait à sa place, Messieurs !

Ce regard silencieux n'est-il pas plus éloquent que tous les discours ?

Hélas ! lorsque nous exposons en chaire la tragédie du Vendredi Saint, trop souvent on écoute nos exhortations comme les tirades d'un acteur sur la scène ; s'il se présente quelque passage plus pathétique, on frémit ; on s'en retourne ensuite, sans avoir toujours compris qu'il s'agit d'une histoire et non d'un conte, de l'histoire d'un homme dont on a soi-même causé la mort. Voici donc ce

que je vous demande, Messieurs ! Oubliez ces descriptions vives qui m'obligent à enfler la voix et n'ont d'autre but que de vous amener, vous, à réfléchir ; mais tout à l'heure, quand le calme sera descendu dans cette église, mieux encore quand vous vous trouverez seul chez vous, mettez-vous en présence du Sauveur et de vos yeux cherchez ses yeux. En toute loyauté, soutenez un instant son regard. Vous n'y lirez, soyez sans crainte, ni colère, ni dureté, mais une mansuétude infinie et cette douleur que trahit la voix tremblante d'un ami, lorsqu'il dit à un intime : « Que vous m'avez peiné, moi qui vous aimais tant ! Allez-vous continuer de la sorte longtemps encore ?... » Essayez, Messieurs, je vous en conjure. Alors ce que nos paroles n'ont pu faire, parce que vous êtes tentés de les prendre pour une déclamation, ce contact d'âme à âme qui s'établit dans le regard l'obtiendra infailliblement. Vous baisserez la tête et vous sentirez s'éveiller dans votre cœur le repentir et le besoin de la réparation.

Ah que volontiers nous nous tairions tous, si vous vous appliquiez, de temps à autre, à cette méditation si simple de la Passion !

III. AU GOLGOTHA : LA CONSTANCE.

Nous avons contemplé jusqu'ici, à Gethsémani, la résignation de Jésus, — devant les tribunaux, son silence ; — du prétoire jusqu'à son dernier soupir, nous considérerons sa constance, c'est-à-dire l'énergie avec laquelle il maintient jusqu'au bout son attitude de victime volontaire.

Ici encore, son exemple nous était de tous points nécessaire.

S'il arrive en effet que nous acceptions humblement les épreuves, nous nous laissons vite de souffrir; à bref délai, des idées de révolte nous viennent à l'esprit. C'est que jamais peut-être nous n'avons compris la gravité d'une désobéissance réfléchie.

L'offense n'a duré qu'un instant; c'est possible; mais est-ce par le temps qu'elle exige qu'on peut exactement l'apprécier? Pour proférer contre un père ou une mère un mot de mépris qui leur transperce le cœur, pour détruire par une calomnie l'honneur intact du prochain, faut-il plus d'une seconde? Faut-il davantage pour poser un acte au sujet duquel un supérieur ou un ami nous a dit : « Je hais cette manière de faire; si vous osez vous la permettre, ce sera entre nous rupture complète! » Telle injure que vous avez reçue a-t-elle demandé plus d'une seconde? Après des années cependant vous ne l'avez encore ni pardonnée ni oubliée. Or, quelle injure comparable à celle-là, de mépriser les droits de Dieu, en préférant son propre caprice à ses ordres, de poser des actes au sujet desquels sa sainteté infinie ne peut pas ne point dire : « C'est un cas de brouille à mort entre nous? » Et que penser, Messieurs, d'années entières passées dans l'oubli complet du Devoir, sans prêter plus d'attention aux commandements du Très-Haut qu'on n'en donne aux remontrances de vieillards tombés en enfance?

Encore une fois, toute épreuve n'est pas châtiment; mais s'il arrive que nous ne puissions discerner les causes toutes naturelles ou les raisons miséricordieuses qui l'amènent et que d'ailleurs nous ayons eu, ne serait-ce qu'une fois, le tort

d'offenser Dieu gravement, avec quelle patience ne devons-nous pas la supporter ?

Le Christ, vous allez le voir, souffre à notre place tout ce qu'on veut, tant que l'on veut.

« Dépose tes vêtements, Galiléén, lui dit-on, au moment de la flagellation ! Présente les poignets, qu'on te lie à la colonne ! » Il obéit. Quand il se relève tout sanglant, il se laisse couronner d'épines. « Tiens ce sceptre à présent ! » Il prend le roseau qu'on lui tend. Quelques instants plus tard : « Porte ta croix et avance ! » Il reçoit le bois sur ses épaules et fait effort pour suivre les soldats. Des huées l'accompagnent ; on lui crache au visage ; lorsque son pas se ralentit, les coups pleuvent ; s'il tombe, les brutalités et les injures redoublent. En le voyant passer des femmes se lamentent. D'un mot il leur révèle le secret de sa patience : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos fils, car si le bois vert est traité de la sorte, que fera-t-on des sarments desséchés ? » (1) De vrai, ce qui se passe n'est qu'une image affaiblie des horreurs qui doivent accompagner la ruine de Jérusalem, une image plus affaiblie encore des rigueurs de l'enfer.

Au Golgotha, on arrache, sa tunique collée sur ses plaies vives. On l'étend lui-même sur son gibet. « Donne ta main ! » Il la donne ; un clou énorme la transperce. « L'autre ! » Il la tend. On lui presse sur les genoux pour étendre les jambes et l'on rive au bois les deux pieds. Le sang coule ; les nerfs se crispent. Les bourreaux ricanent et d'un vigoureux effort soulèvent la croix. Lorsqu'elle se dresse lentement dans le ciel et pré-

(1) *Luc*, xxii, 27-31.

sente à la foule ce corps distendu, une immense clameur s'élève : « Salut, fils de David, roi d'Israël ! »

La victoire en effet est aussi complète qu'inespérée. Dans leur conciliabule chez Caïphe, les meneurs s'étaient dit : « Surtout, ne l'arrêtons pas un jour de fête, de peur qu'une sédition ne se produise en sa faveur ! » (1) La fête est proche. De Galilée et de Judée des milliers de Juifs qui avaient acclamé le Messie sont venus y assister. Pas un n'a pris sa défense. Dès lors, pourquoi se gêner ?

Scribes, pharisiens, princes des prêtres s'approchent et raillent. « L'incomparable prophète ! Il a sauvé les autres et ne peut se délivrer lui-même ! S'il est bien le roi d'Israël, qu'il descende de sa croix et nous croirons en lui ! » (2). Ainsi, ces gens connaissent ses miracles et ne soupçonnent pas la pensée d'expiation qui le porte à tout supporter. Continuez, misérables, tant qu'il vous plaira ! Le plus étonnant prodige que Jésus puisse accomplir à cette heure, c'est d'arrêter les légions d'anges prêtes à le défendre, c'est de cacher sa toute-puissance, c'est de pousser la patience jusqu'à lasser votre cruauté.

De fait, ayant achevé leur besogne, les bourreaux se retirent. Les hypocrites qui les ont réquisitionnés demeurent plus longtemps, pour injurier leur victime, épier les frémissements de sa chair et se repaître de ses souffrances.

Une plainte lui échappe. Ils tressaillent. Pour nous révéler qu'aux rigueurs de la terre se joi-

(1) *Matthieu*, XXVI, 3-5.

(2) *Matthieu*, XXVII, 39-44 ; *Marc*, XV, 29-32.

gnent en ce moment les rigueurs du Souverain Juge : « Mon Dieu, mon Dieu, soupire Jésus. pourquoi m'avez-vous abandonné ? *Eli, Eli, lamma sabacthani !* » Les docteurs d'Israël, qui connaissent pourtant ce texte des psaumes, trouvent plaisant de déformer sa pensée : « Le voici qui appelle Elie, disent-ils. Nous allons voir s'il vient à son secours ! » (1).

Comme l'agonie se prolonge, comme ils ont épuisé, dès le premier moment, leurs sarcasmes et leurs blasphèmes les plus violents, fatigués d'insulter, ils s'en vont eux aussi, les uns après les autres.

Peu à peu, après ces heures de tempête, un grand calme se fait.

Les ténèbres se sont répandues sur toute la région.

Vers trois heures, sur le monticule du Calvaire, il ne reste que les trois croix, quelques soldats de garde, et le petit groupe fidèle : Marie, mère du Sauveur, Madeleine, quelques femmes et l'apôtre saint Jean.

Entre temps, une consolation est venue au Sauveur. Les bandits qui l'encadraient avaient d'abord joint leurs injures à celles de la foule. L'un d'eux se ressaisit. La fureur qui s'acharne sur Jésus seul, la mansuétude inouïe dont il fait preuve, la prière qu'il adresse à son père pour ses bourreaux, lui font détester ses fautes et reconnaître comme fils de Dieu celui à qui l'on donne ce titre par dérision. « Eh quoi, dit-il à son compagnon, pour subir la même peine, tu ne crains pas le jugement de Dieu ! Pour nous c'est justice ;

(1) *Matthieu*, XXVII, 45-49 ; *Marc*, XV, 34-46.

nous recevons ce que nous avons mérité; *digna factis recipimus*; mais lui quel crime a-t-il commis ! » Et se tournant vers Jésus : « Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume ! » — « En vérité, je te le dis, lui est-il répondu, aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le paradis » (1).

Le paradis, pour un mot de repentir ! — Oui, Messieurs; cette contrition vaille que vaille et cette acceptation résignée du châtiment ne constituent certes pas une réparation suffisante; mais il s'y joint un appel confiant à celui dont l'expiation est surabondante : « Seigneur, souvenez-vous de moi ! » Ce qui manque à l'expiation du scélérat, Jésus le supplée, en le rendant participant de ses mérites, et voilà le miracle de miséricorde qui se renouvellera, au gré de chaque pécheur, jusqu'à la fin des temps. Durant vingt, quarante, quatre-vingts ans, je suppose, un homme a multiplié ses fautes; les crimes que punit la justice humaine, les crimes secrets qu'elle est impuissante à reprimer, il les a librement commis; mais le remords l'envahit; les châtiments éternels l'épouvantent; il va trouver un prêtre et tout bas lui dit : « Voilà ma vie !... » Si ce confident n'avait compris sa mission sublime, peut-être serait-il tenté de répondre : « Retirez-vous, maudit ! » Mais le prêtre n'est là ni pour maudire, ni même pour réprimander. Sa mission, il l'aime comme la preuve irrécusable de la bonté infinie, comme cette bonté elle-même, la seule qui puisse sans mesure pardonner, pardonner encore, pardonner inlassablement. Il sait que les mérites du

(1) *Luc*, xxiii, 39-43.

Christ sont inépuisables et que jamais il n'eût repoussé un appel à sa pitié. Il se penche avec affection vers le coupable, trace sur lui le signe de la Croix et le congédie par ces mots : « *Vade in pace*; allez en paix », c'est-à-dire : « Tout est oublié; prenez pour vous le mot du Sauveur : *Hodie in paradiso*; si la mort vous surprenait à cette heure, mon ami, mon frère, le paradis s'ouvrirait devant vous... »

Pour le Sauveur, au Golgotha, quelle joie de pardonner au bon larron ! Cette conversion subite est pour lui comme un premier sourire du ciel sur son agonie, un premier signe que le Souverain Juge relâche sa rigueur, que son immolation est agréée et touche à sa fin.

Oui, selon les lois communes, son corps épuisé ne peut survivre plus de quelques instants.

Une dernière fois, son regard se porte vers la ville déicide, dont les remparts se perdent au loin dans la nuit : « Jérusalem, Jérusalem, que j'aurais voulu t'épargner les maux qui vont fondre sur toi ! »

Comme le bon serviteur, avant de quitter son poste, vérifie s'il a bien accompli toute sa tâche, il revoit en esprit tous les crimes de la terre depuis les jours d'Adam jusqu'à la fin des temps, et le mandat d'expiation qu'il a reçu. Tour à tour, les prophètes repassent devant ses yeux : David, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, puis les plus récents, Zacharie et Malachie, qui ont annoncé, le premier le salaire du traître, les trente deniers de Judas, le second le sacrifice très pur qui doit remplacer les rites mosaïques, l'Eucharistie.

Il est prédit qu'on ne lui brisera pas les jambes,

pas plus qu'on ne brisait les os de l'agneau pascal (1), mais qu'on lui transperçera la poitrine. après son dernier soupir (2), pour qu'il ne soit pas dit qu'une goutte de sang soit restée dans ses veines et pour découvrir en quelque sorte à tous les yeux la source de sa mansuétude, de sa miséricorde et de son amour : son Cœur. Ces derniers détails ne dépendent pas de lui. Le reste a été exécuté à la lettre, — c'est peu dire, — avec amour, — c'est la perfection. Dès lors, il peut se rendre témoignage : « *Consummatum est*. Tout est achevé, consommé » (3). Pour prouver qu'il dépose la vie, comme il l'a dit (4), par libre choix et non par impuissance, il pousse un grand cri, laisse retomber la tête et retourne à son Père.

CONCLUSION

Voilà, Messieurs, ce que fut l'expiation du péché.

Dans ses trois phases, à Gethsémani, à Jérusalem, au Golgotha, nous avons contemplé la résignation héroïque du Sauveur, son silence au milieu des tortures et des avanies, la constance avec laquelle il a supporté de ses ennemis tout ce qu'ils ont voulu, tant qu'ils ont voulu.

Ce qui confère à ce supplice une valeur infinie, c'est la dignité de la victime. Fils de Dieu, égal à son Père, Jésus a pu, comme lui, haïr le désordre comme il le mérite, infiniment, aimer le

(1) Exode, XII, 46; Nombres, IX, 12; Jean, XIX, 36.

(2) Zacharie, XII, 10; Jean, XIX, 37.

(3) Jean, XIX, 30.

(4) Jean, X, 18.

législateur comme il le mérite, infiniment, lui rendre par conséquent tout l'honneur, tout l'amour que nos prévarications lui avaient ravis.

Felix culpa! Heureux les crimes, pouvons-nous dire, qui ont valu au Père et au Fils tant de gloire, aux coupables une réparation si complète, un tel exemple, une telle certitude de rentrer en grâce, s'ils veulent s'en approprier les fruits !

Ici commence, en effet, notre rôle.

Dans les sacrifices de l'Ancienne Loi, on aspergeait le peuple du sang des animaux immolés, comme pour le laver de ses fautes ; on lui donnait une partie de leur chair à manger, pour qu'il s'incorporât en quelque sorte la bénédiction des cieux. Ces rites symboliques ont fait leur temps. De plus augustes les ont remplacés. L'Agneau de Dieu exige que son sang nous soit appliqué de manière invisible, dans le sacrement de pénitence, que nous recevions sa chair très pure et les grâces vivifiantes que figure le pain consacré, l'Eucharistie. La condition est formelle. « *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis... non habebitis vitam in vobis* » (1). Pourquoi ? — Il est inutile de l'expliquer ici. Ne suffit-il pas qu'ainsi l'ordonne Celui qui a subi la mort pour nous ?

Ah, Messieurs, l'infirmité est le fait de tous les hommes. Qui le sait mieux que le prêtre, puisqu'il doit, après avoir reçu les aveux de ses frères, s'accuser à son tour ? Mais il est une insouciance et une ingratitude inconcevables : celles du pécheur que les souffrances même de son rédempteur ne peuvent décider ni à plier le genou, pour

(1) *Jean*, vi, 53.

demander pardon, ni à s'approcher de la Table Sainte, pour recevoir le baiser de paix. L'effort qui lui est demandé est-il donc comparable aux affres du Calvaire ?

— Non, direz-vous ; mais confesser mes torts et recevoir l'hostie, c'est m'engager à une fidélité que je ne puis me promettre : mes chutes passées m'interdisent de l'espérer.

— S'il est bien ainsi, Messieurs, si le sentiment de votre faiblesse est seul à vous retenir, rappelez-vous, je vous en conjure, qu'un père pardonne toujours, dès que le repentir actuel est sincère ; rappelez-vous que l'Eucharistie vous est offerte précisément pour réparer vos forces à chaque étape du chemin.

Revenez donc sans cesse au pied de la Croix, pour y comprendre vos erreurs et les pleurer. Repentants, ne vous isolez pas dans votre faiblesse. Par la confession et par la communion, recouvrez le droit d'être admis vous aussi à cette fête que saint Jean nomme « les noces de l'Agneau ».

Dans la cité de Dieu dont il nous décrit la splendeur, point de temple, dit-il. Le temple, c'est Dieu lui-même, enveloppant de sa majesté, noyant dans sa félicité la multitude des élus. Point d'astre étincelant qui l'éclaire (1). Son flambeau, c'est l'Agneau, comme si, dans cette vaste église, toutes les lampes éteintes, la clarté jaillissant du tabernacle inondait les nefs et les voûtes. Le Christ ne reflète-t-il pas toute la gloire du Père ? N'est-il pas, par sa grâce, la pureté des vierges, la constance des martyrs, la persévérance des confesseurs, l'innocence de tous les convertis. la joie

(1) *Apocalypse*, XXI, 22, 23.

et l'honneur de tous, puisque chacun d'eux lui doit tout ? Aussi ces myriades, ces milliers de milliers d'anges et de saints, font-ils retentir, ajoute l'apôtre, un hymne unique qui durera autant que la Trinité même : « L'agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction ! » (1)

Agneau de Dieu, purifiez-nous, vivifiez-nous par votre sang, pour que nous puissions avoir part à votre triomphe dans les siècles des siècles !

(1) *Apocalypse*, v, 9-12.

JOUR DE PAQUES

Allocution à la communion des hommes

La Récompense de l'Obéissance

*Qui habet mandata mea et servat ea,
ille est qui diligit me... Et ego diligam
eum et manifestabo ei meipsum.*

Celui qui m'aime, c'est celui qui connaît mes commandements et les observe... Moi-même je l'aimerai et me manifesterai à lui.

S. Jean, xiv, 21.

Si je vous demandais, Messieurs, voulez-vous, dès cette vie, voir Jésus, votre Dieu, non certes des yeux du corps, mais des yeux de l'âme, non d'une vision froide, comme celle des concepts abstraits, mais d'une vision qui enflamme votre cœur, en éclairant votre esprit, d'une vision non pas fugitive, mais permanente et de plus en plus lumineuse, que diriez-vous ?

Plusieurs d'entre vous, peut-être, m'écouteraient à peine ; d'autres, après un instant d'attention et d'espoir fiévreux, se diraient tout bas : « Illusion ! Rêve ! C'est trop beau pour être vrai ! »

Cette question cependant, je vous la pose ; cette offre séduisante, je vous la fais, au nom du Sauveur lui-même, dont je viens de citer les paroles expresses : « Celui qui connaît mes com-

mandements et qui les observe, voilà celui qui m'aime », en d'autres termes : « M'aimer, c'est m'obéir. » Cette brève formule résume toute notre retraite pascalle. Jésus ajoute : « Moi-même je lui rendrai amour pour amour ; *diligam eum* ». Et voici les mots décisifs : « *Manifestabo ei meipsum*. Je me manifesterai à lui », c'est-à-dire : « Je lui ferai voir qui je suis ! »

Divers commentateurs entendent cette promesse de la vision béatifique, dans les cieux. Oui, sans doute, disent plusieurs saints ; mais elle concerne aussi la vie présente. Dès ici-bas, Jésus se révèle à qui lui donne la preuve qu'il a requise : l'obéissance au Devoir. A n'en pas douter, tel est bien le sens de ces paroles : avant même de se manifester à ses élus, le Christ se manifeste à ses bons serviteurs qui peinent encore sur leur âpre chemin, en leur faisant comprendre et goûter qui il est, c'est-à-dire quel maître incomparable, quel ami incapable de différer longtemps la récompense et de se laisser vaincre en générosité.

Vraiment, Messieurs, les saints se seraient-ils exprimés de la sorte, s'ils n'avaient éprouvé ce qu'ils attestent ? Ne suffit-il pas d'ailleurs de voir leur joie sereine et l'ardeur qui les enflamme, pour se persuader qu'ils disent vrai ?

Un ami d'Hippolyte Flandrin vint un jour contempler ses admirables fresques. Il regarda longtemps, en silence : il y avait tant de pureté dans ces profils de vierges, tant de courage dans les yeux de ces martyrs, tant de paix sur le visage de ces confesseurs ! Puis, se tournant vers l'artiste : « Mais, lui dit-il, vous les avez donc vus ! » Telle est, Messieurs, l'impression que vous donnent

les saints, lorsqu'ils parlent de Jésus. Pour beaucoup d'âmes, hélas, le Sauveur n'est qu'une image lointaine, le vague souvenir d'un homme mort depuis vingt siècles; pour ces dévots du Devoir, c'est le plus vivant et le plus présent des amis. Ils le voient en quelque sorte près d'eux.

Leur cas est-il d'ailleurs si difficile à expliquer ?

Un homme ne prend de la religion que quelques pratiques extérieures. Il les trouve froides; à l'occasion même, il s'en raille. De vrai, quel autre jugement pourrait-il bien porter ? Quelles relations d'homme à homme ne sont insipides et ne prêtent à critique, quand elles se bornent à quelques formules ou à quelques gestes réglés par l'usage. La religion n'est pas un cérémonial ou une étiquette : c'est une amitié.

D'autres se passent fréquemment des fautes graves, s'en confessent vaille que vaille, de temps à autre, et retournent à leurs erreurs. Cette alternance périodique d'injures et de réconciliations est-ce vraiment ce qu'on peut nommer une amitié ? Dans de telles conditions, quelle intimité est possible, soit d'homme à homme, soit entre l'homme et Dieu ?

De la douceur de ces relations, ceux-là peuvent concevoir au moins quelque vague idée dont les fautes sont de pure faiblesse et qui luttent énergiquement pour obéir de mieux en mieux aux ordres de leur Maître et Seigneur. Cette volonté absolue de remplir leur devoir attire déjà ses complaisances; il le leur fait sentir, en soutenant leurs efforts, en maintenant dans leur cœur la confiance en sa miséricorde.

Ce qu'il réserve aux généreux est bien autre chose. C'est, au tréfond de leur âme, une appro-

bation silencieuse et très douce de leur fidélité, une expérience ininterrompue des consolations qu'apportent les dogmes de la foi et les sacrements de l'Eglise et, par là même, une sorte de contact tout spirituel avec les réalités de l'autre monde. C'est, dans les sacrifices mêmes qu'impose l'obéissance, la consolation d'une récompense bien supérieure à la jouissance repoussée, une surprise constante de voir toutes les épreuves, réglées par une Providence ineffable, aboutir à un détachement plus complet des choses périssables, une union plus paisible avec Celui qui nous aime comme nulle créature n'est capable d'aimer. Ainsi en va-t-il en toute amitié. On se donne à qui se donne. A qui obéit parfaitement, mais à celui-là seul, Jésus fait éprouver, sentir qui il est : « *manifestabo ei meipsum.* »

Tout se passe donc comme si, à chaque avance réalisée sur le chemin du Devoir, les ténèbres qui cachent la beauté de son visage devenaient de moins en moins épaisses, comme si les illusions qui empêchaient de comprendre ses pensées intimes et les délicatesses de son Cœur tombaient les unes après les autres, comme si l'on sentait Dieu sans cesse plus séduisant, parce que l'âme purifiée s'en fait une idée plus juste, Dieu plus proche, parce qu'on perçoit mieux son action en toutes choses, de telle sorte que, plus on s'élève vers ce sommet du Thabor où il doit apparaître un jour dans l'éclat de sa gloire, l'effort coûte moins, bien que les pentes soient plus abruptes, parce que la lumière devient plus transparente, les parfums plus enivrants, et parce qu'un presentiment indicible vous soulève et vous donne des ailes : « *Deus meus et omnia!* Mon Dieu et

mon tout ! Je l'entrevois déjà, sans le posséder encore ; mais, avec sa grâce, rien ne m'empêchera de monter vers Lui. »

Le voilà, Messieurs, ce sentier des justes, *justorum semita* (1), qui s'illumine sans cesse de clartés nouvelles jusqu'au midi de l'éternité. C'est celui du Devoir accompli par amour. Pour monter vers ces cimes, laissez-moi vous le répéter une dernière fois, il n'en est pas d'autre. Dans ces instants précieux qui suivent la communion, demandez donc au Sauveur de vous aider à progresser d'un pas plus ferme, pour que vous soyez admis, dès cette terre, au nombre de ceux en qui il réalise sa promesse : « *Manifestabo ei meipsum* ; à celui qui m'obéit je ferai voir qui je suis ! » Une telle révélation fait oublier tous les sacrifices et celui qui en a goûté quelque chose peut à peine soupçonner ce que lui méritera une générosité plus accomplie, parce que, lorsqu'il s'agit de la Bonté divine, nul n'est jamais en droit de dire : « Maintenant elle a donné sa pleine mesure ». Quelque expérience qu'il en ait faite, il reste au delà un infini.

(1) *Proverbes*, IV, 18.

TABLE DES MATIERES

La Dévotion du Devoir

	Pages
LUNDI SAINT: <i>Son fondement</i>	7
MARDI SAINT: <i>Son attrait</i>	29
MERCREDI SAINT: <i>Sa règle pratique</i>	49
JEUDI SAINT: <i>Son modèle: Jésus</i>	69
VENDREDI SAINT: <i>L'expiation du péché</i>	89
JOUR DE PAQUES: <i>La récompense de l'obéissance</i>	115

IMPRIMERIE DE LA SEINE
24, rue J.-J.-Rousseau
Montreuil-sous-Bois

30185

